PETITES MONOGRAPHIES
DES GRANDS ÉDIFICES
DE LA FRANCE

HENRI LONGNON

Le Château de RAMBOUILLET

Le Château de Rambouillet

PETITES MONOGRAPHIES

DES GRANDS ÉDIFICES DE LA FRANCE

Collection publiée sous le patronage

DE L'ADMINISTRATION DES BEAUX-ARTS
DE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ARCHÉOLOGIE
ET DU TOURING-CLUB DE FRANCE

PARUS :

La Cathédrale de Chartres, par René Merlet.

Le Château de Coucy, par E. Lefèvre-Pontalis.

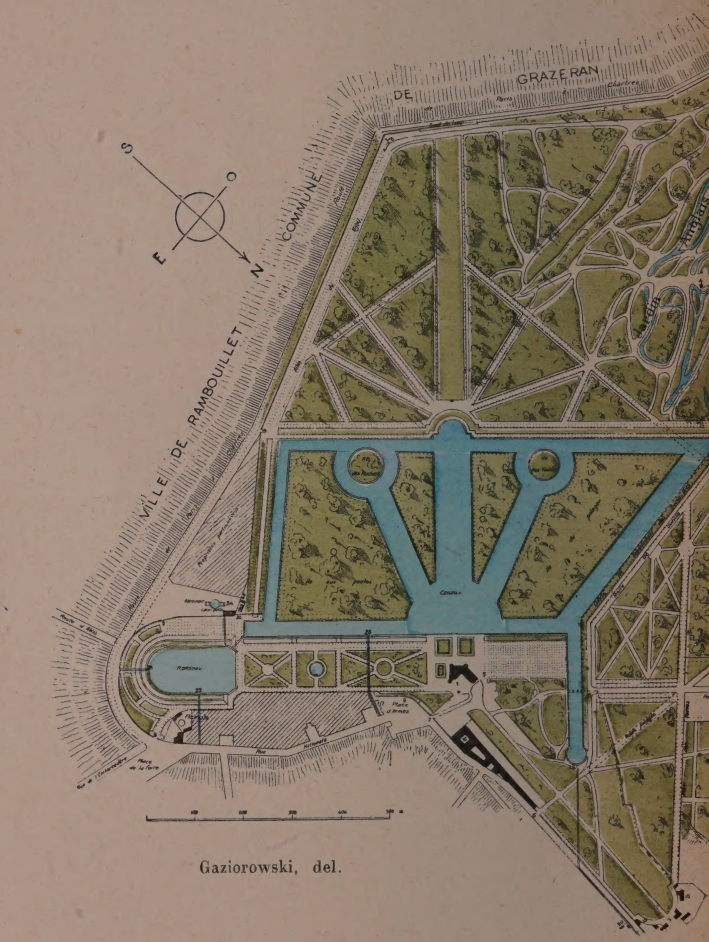
L'Abbaye de Vézelay, par Charles Porée.

Saint-Pol-de-Léon, par L.-Th. Lécureux.

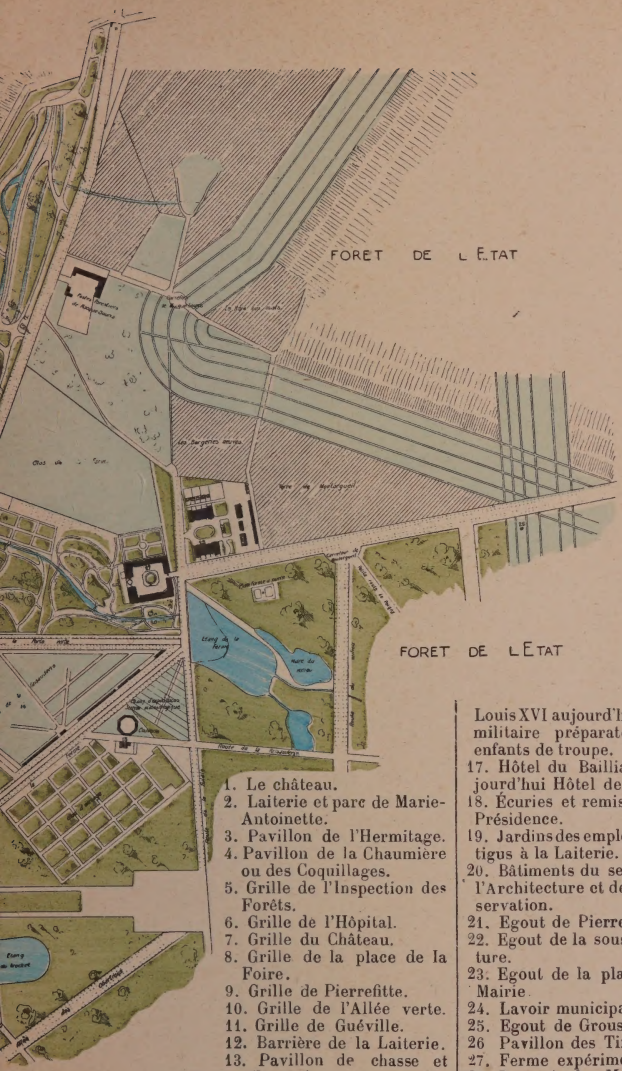
EN PRÉPARATION :

L'abbaye de Moissac, par A. Anglès.
La Cathédrale de Coutances, par E. Lefèvre-Pontalis.
La Cathédrale de Lyon, par Lucien Bégule.
La Cathédrale d'Amiens, par Pierre Dubois.
Le Château de Vincennes, par le Capitaine F. de Fossa.
La Cathédrale d'Auxerre, par Camille Enlart.
L'Hôtel des Invalides, par Louis Dimier.
La Cathédrale de Reims, par L. Demaison.
La Cathédrale du Mans, par G. Fleury.
La Cathédrale d'Albi, par J. Laran.

PARC DE RAMBOUILLET



Gaziorowski, del.



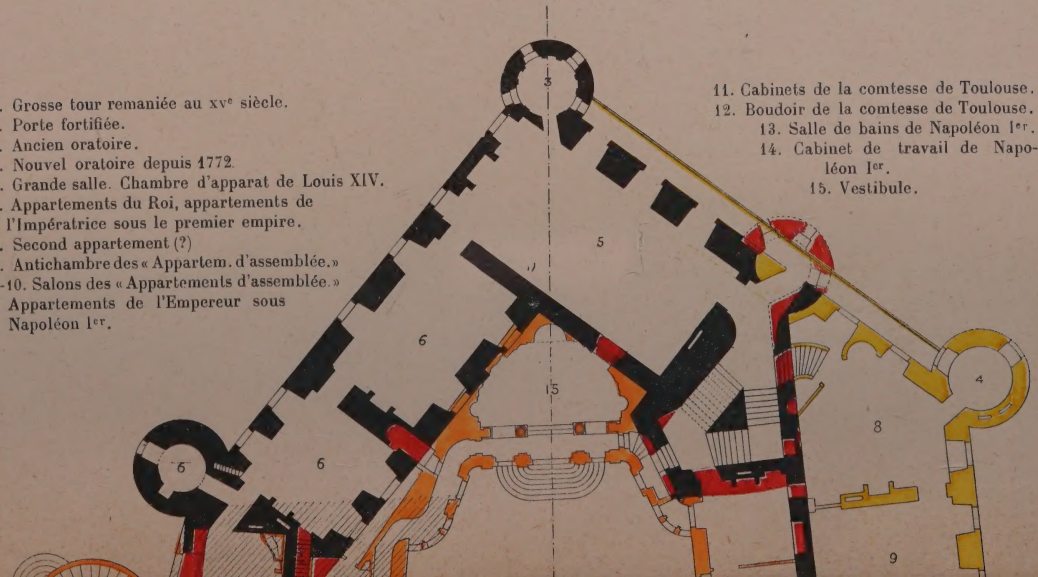
1. Le château.
2. Laiterie et parc de Marie-Antoinette.
3. Pavillon de l'Hermitage.
4. Pavillon de la Chaumière ou des Coquillages.
5. Grille de l'Inspection des Forêts.
6. Grille de l'Hôpital.
7. Grille du Château.
8. Grille de la place de la Foire.
9. Grille de Pierrefitte.
10. Grille de l'Allée verte.
11. Grille de Guéville.
12. Barrière de la Laiterie.
13. Pavillon de chasse et Couverie.
14. Enclos de la Faisanderie.
15. Pavillon de l'Inspection des Forêts.
16. Écuries du comte de Toulouse, *Corridors* de Louis XVI aujourd'hui école militaire préparatoire des enfants de troupe.
17. Hôtel du Bailliage, aujourd'hui Hôtel de ville.
18. Écuries et remises de la Présidence.
19. Jardins des employés contigus à la Laiterie.
20. Bâtiments du service de l'Architecture et de la Conservation.
21. Egout de Pierrefitte.
22. Egout de la sous-préfecture.
23. Egout de la place de la Mairie.
24. Lavoir municipal.
25. Egout de Groussay.
26. Pavillon des Tirés.
27. Ferme expérimentale.
28. Bergerie des Mérinos.
29. Fontaine Choquet.
30. Pompe à feu du chemin de fer.
31. Rocher élevé par le duc de Penthièvre

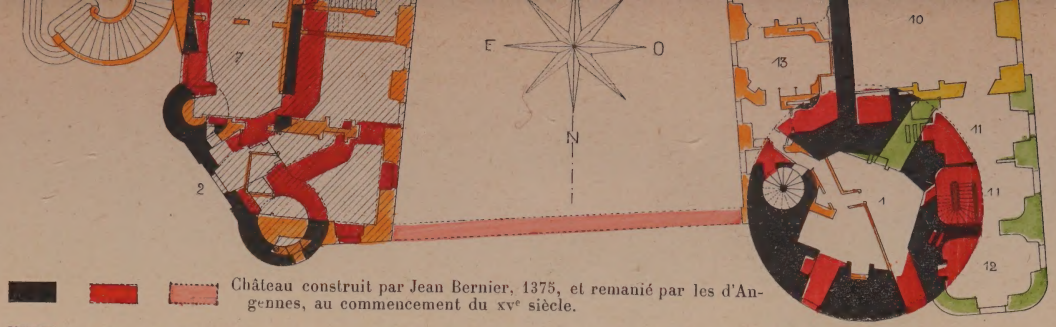
CHATEAU DE RAMBOUILLET

PLAN DU PREMIER ÉTAGE SOUS LE COMTE DE TOULOUSE

1. Grosse tour remaniée au XVe siècle.
2. Porte fortifiée.
3. Ancien oratoire.
4. Nouvel oratoire depuis 1772.
5. Grande salle. Chambre d'apparat de Louis XIV.
6. Appartements du Roi, appartements de l'Impératrice sous le premier empire.
7. Second appartement (?)
8. Antichambre des « Appartem. d'assemblée. »
9-10. Salons des « Appartements d'assemblée. » Appartements de l'Empereur sous Napoléon Ier.

11. Cabinets de la comtesse de Toulouse.
12. Boudoir de la comtesse de Toulouse.
13. Salle de bains de Napoléon Ier.
14. Cabinet de travail de Napoléon Ier.
15. Vestibule.





Château construit par Jean Bernier, 1375, et remanié par les d'Angennes, au commencement du xv^e siècle.

Courtine, démolie au plus tard par le duc de Montausier, mort en 1690

Murailles démolies par le comte de Toulouse.

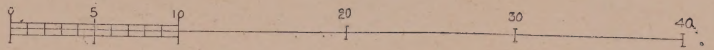
Premières constructions du comte de Toulouse, 1706-1708.

Deuxièmes constructions du comte de Toulouse, postérieures à 1715.

Troisième construction du comte de Toulouse, vers 1730 (?)

Aile démolie sous Napoléon I^er, 1806.

Gaziorowski, del.



Petites Monographies des Grands Édifices
* * * de la France * * *
Publiées sous la direction de M. E. LEFÈVRE-PONTALIS

Le Château de Rambouillet

PAR

HENRI LONGNON

Ouvrage illustré de 35 gravures et 2 plans.

PARIS
HENRI LAURENS, ÉDITEUR
6, rue de Tournon, 6

Tous droits de traduction et de reproduction réservés
pour tous pays.

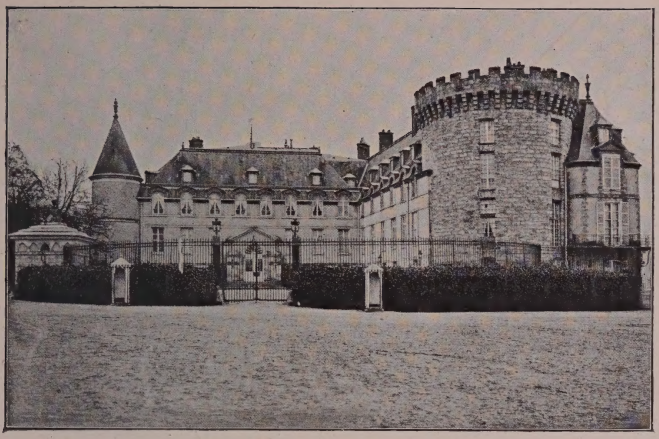


Photo Neurdein.

FAÇADE ACTUELLE DU CHATEAU

LE CHATEAU DE RAMBOUILLET

I

ORIGINES DU CHATEAU

LES D'ANGENNES

L'admirable situation, qui a fait la fortune de l'obscur village de Rambouillet, est signalée dans le premier document qui nous en donne le nom : l'an 768, Pépin le Bref, sur le point de mourir, faisait don à l'abbaye de Saint-Denis de la forêt d'Yveline, sur la lisière de laquelle s'élevait déjà un hameau appelé *Rumbellitum*.

De cette date de 768 à la fin du XIV^e^ siècle, où fut fondé le château actuel, Rambouillet, d'abord, n'est même pas un fief : ce n'est qu'une infime paroisse, une simple terre des seigneurs de Montfort. Au commencement du XIII^e^ siècle, il est devenu un arrière-fief, mouvant du château d'Epernon. En 1248, nous y voyons s'élever la maison du seigneur, Raoul de la Roche-Tesson, cousin du comte Jean de Montfort. C'est cette même maison, sans doute, qu'en 1368, sous l'appellation de « manoir et hébergement », Girard de Tournebu, chevalier, seigneur d'Auvilliers, transporte et vend à Jean Bernier, chevalier, conseiller et maître des requêtes de l'Hôtel du Roi. Ce « manoir et hébergement », d'où relevaient pourtant « tous les hôtels et sujets de la ville de Rambouillet », n'a pu être qu'une demeure, assez importante sans doute, mais sans tour, sans fossé, sans fortification d'aucune sorte, car la fortification est justement le caractère qui distingue du « manoir et hébergement » le château proprement dit.

Construction du château actuel. — Il datait de quarante-sept ans au plus, quand le nouveau propriétaire, Jean Bernier, grand personnage de la cour, que Charles V venait en 1374 de désigner dans son testament pour faire éventuellement partie du conseil de régence de son fils, le fit réparer, le transforma et l'agrandit. Payé sept cents livres avec ses dépendances, le manoir devint en 1375 un « château ou forteresse » que le fils de

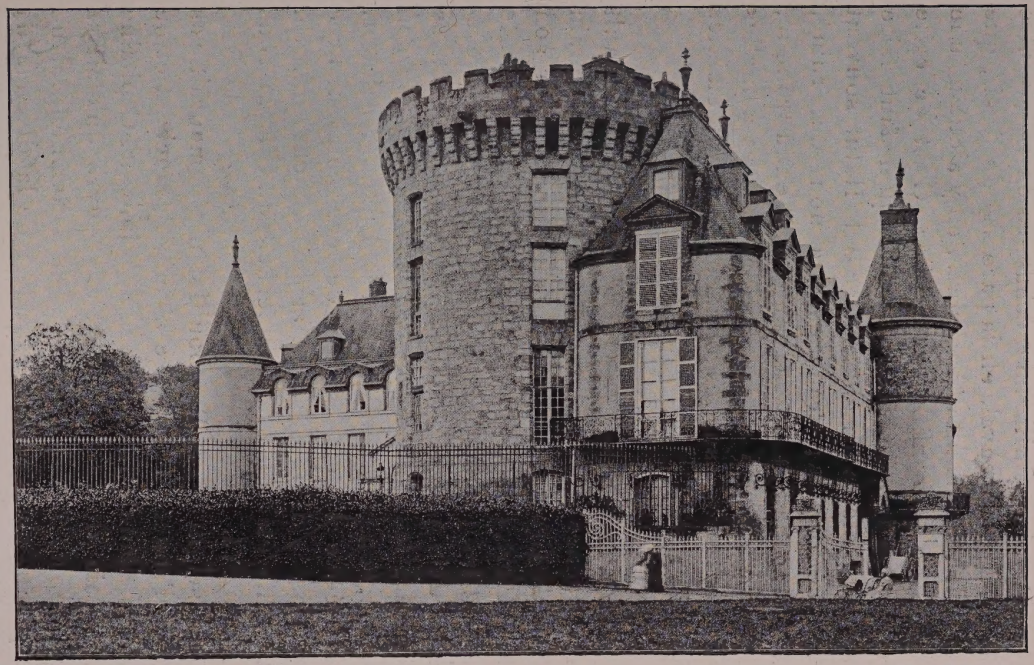


Photo Neurdein.

GROSSE TOUR ET AILE NOUVELLE DU COMTE DE TOULOUSE

Jean Bernier, Guillaume, échangea en 1384 contre l'hôtel de Bouzenval, en la paroisse de Rueil, que lui cédait Regnault d'Angennes, en y ajoutant une soulte de trois mille francs d'or. C'est de cette reconstruction de Jean Bernier qu'il faut faire partir l'histoire du château actuel. Il fut souvent remanié depuis ; transformé à nouveau, ruiné, rebâti, agrandi, embelli, défiguré et enfin tronqué, il n'en reste pas moins que les assises actuelles s'élèvent encore sur les fondations qu'avait établies Jean Bernier.

Les d'Angennes. — Quand en 1399, Regnault d'Angennes rend hommage à son ancien suzerain Jean de Craon, seigneur des Essarts « pour son hostel fort, clos de fossez, une basse-cour couverte devant ledit hostel, deux cours d'étables » précédées d'un portail monumental, « la cohue où se tiennent les plaids » et où sont les prisons, son jardin, son pré, son étang et son moulin bannier, il précise la contenance de cet hôtel : avec ses fossés il mesure un arpent ou environ. Un arpent, c'était encore la superficie du château sous Louis XVI.

Le seigneur de Rambouillet n'y demeurait pas toute l'année : sa charge d'écuyer tranchant et de chambellan du Roi le retenait à la cour. Capitaine châtelain du Louvre, c'est au Louvre qu'était sa résidence. Aussi entretenait-il à Rambouillet un capitaine chargé de la garde et de la défense de son château.

A l'avènement de son petit-fils Jean II, qui succéda en bas âge à son père, les Anglais tenaient le pays au nord de la Loire mais les gendarmes du roi Charles résistaient encore dans quelques places, et, de Rambouillet, au printemps de 1425, « couraient souvent jusque bien près de Paris, l'incommodaient fort, et empêchaient qu'on n'y portât des vivres ». Libre du côté de la Champagne, le duc de Bedford résolut de se défaire de cette gêne, et vint mettre le siège devant Rambouillet. Le château se rendit et fut mis au pillage. Repris par les Français, il était couvert en 1427 par les bandes royales qui manœuvraient dans l'ouest : Talbot et Bedford eurent raison de cette ligne de défense ; le Régent, de nouveau, prit le château. L'an d'après, Rambouillet subit un nouveau siège, et dut encore capituler, cette fois devant Salisbury.

Trois sièges et trois occupations étrangères, aussi rapprochés les uns des autres avaient en partie ruiné le château. Aussi Jean II d'Angennes et Philippe du Bellay, sa femme, déclarent-ils dans leur testament avoir, depuis leur mariage en 1456 converti ou employé leurs deniers à le reddifier, « réparer, soutenir et mettre en son état et valeur ».

Plan du château. — Cette restauration ou reconstruction donna à l'édifice la figure qu'il devait conserver, à peu près sans altération, jusqu'au temps du comte de Toulouse. Sur des fondations de grès baignant en des douves abondamment alimentées par l'étang et les sources de la prairie voisine,

s'élevait une enceinte pentagonale irrégulière. Les murailles étaient de briques et de meulière. Aux angles du midi, du sud-ouest et du levant s'élevaient trois tourelles, dont une seule est conservée, au moins dans son gros œuvre. Des deux autres, l'une a été reportée plus à l'ouest par le comte de Toulouse, l'autre a été complètement refaite sous l'Empire. A l'angle nord-ouest, où se trouve aujourd'hui le pavillon du concierge, s'ouvrait la porte, munie d'un pont-levis, et flanquée de deux tourelles à créneaux et mâchicoulis. La courtine reliait la porte ainsi défendue à la grosse tour qui existe encore. Le second étage de celle-ci qui garde sa physionomie primitive est voûté sur des ogives dont les moulures accusent le XV^e^ siècle, et qui se réunissent à une clef ornée de l'écu des d'Angennes : au sautoir de sable sur champ d'argent.

Des cinq pans de courtine, trois seulement supportaient des bâtiments d'habitation : celui qui regarde maintenant le canal, celui qui a vue sur l'ancien parterre aujourd'hui transformé en bosquets, et l'aile enfin de la porte fortifiée, aile démolie par Napoléon I^er^. Les nécessités de la défense réduisant nécessairement le nombre des ouvertures à l'extérieur, les corps de bâtiments ne mesuraient à chaque étage que la profondeur d'une pièce prenant jour sur la cour intérieure.

Le domaine. — Quand Regnault d'Angennes acheta Rambouillet, ce n'était qu'un domaine fort

restreint, si on le compare à ce qu'il fut plus tard. « Il consistait en droits féodaux, en quelques terres et prés et en onze ou douze cents arpents de bois, situés vers l'est et le sud-est de la ville actuelle. » Bien vu du Roi, qui lui confia la garde de sa personne et le chargea d'importantes missions diplomatiques, favori du duc de Guienne qui l'eut pour gouverneur dans son enfance, Regnault, comblé des dons de ses maîtres, enrichit son héritage : non content de s'arrondir des petits fiefs voisins où furent aménagés au XVIIIe siècle la Ferme et le Jardin anglais, il s'agrandit des terres plus importantes d'Auffargis, de Poigny, enfin de la chatellenie suzeraine des Essarts-le-Roi. Ces acquisitions le faisaient vassal direct du seigneur de Rochefort-en-Yveline.

Aussi, peu avant 1540, Jacques d'Angennes put-il transformer en parc une bonne partie de ses propriétés. Plus de mille arpents tant en bois qu'en prairie, c'est-à-dire l'ancienne superficie du domaine de Regnault, furent enceints de murs. Au delà, les terres des d'Angennes continuent à s'accroître, et s'étendent encore, fournissant des chasses admirables, ces chasses qui retinrent François Ier à Rambouillet au commencement de mars 1547.

François Ier à Rambouillet. — Depuis plus d'un mois, le Roi, atteint d'une fièvre lente, paraissait se fuir lui-même, et chercher l'oubli d'une angoisse qu'il avouait, dans l'exercice forcené de la chasse.

Saint-Germain, La Muette, Villepreux, Dampierre, Limours l'attirent tour à tour et ne peuvent fixer son inquiétude qu'exaspèrent de croissants accès. Etant à Rochefort-en-Yveline il se décida à rentrer à Saint-Germain. Il vint coucher à Rambouillet « espérant n'y être qu'une nuit, mais le plaisir qu'il eut en approchant dudit Rambouillet, tant en la chasse qu'en la volerie, lui fit changer d'opinion. Il délibéra d'y faire séjour cinq à six jours. Enfin la fièvre, qui de longtemps ne l'avait pris, se renforça tellement par intervalles qu'elle se convertit en continue ». Les diètes, les saignées, les purgations, achevèrent de l'affaiblir. Bientôt lui-même se jugea perdu. Insoucieux des intrigues qui déjà se trament au dire des historiens *dans la chambre voisine*[1], il songe à mettre sa conscience en repos, et à remplir ses derniers devoirs de Roi. Ses recommandations au Dauphin, sur la conduite à tenir tant en ses affaires personnelles qu'en celles qui regardent la chrétienté et le royaume, les regrets qu'il exprima simplement de plusieurs de ses actes politiques et privés imprimèrent aux derniers moments du « Grand Roi François », le caractère d'une confession publique.

Une légende tenace, et déjà ancienne paraît-il, voudrait que Jacques Ier d'Angennes, ait, par crainte de la contagion, installé son maître mourant dans la plus haute salle de la grosse tour.

[1] Ce détail, noté par les historiens, est la preuve que François Ier ne fut pas logé dans le donjon, complètement isolé à cette époque des corps de bâtiments.

Cette opinion n'est pas fondée ; elle est du reste invraisemblable : il faut se rappeler qu'à cette

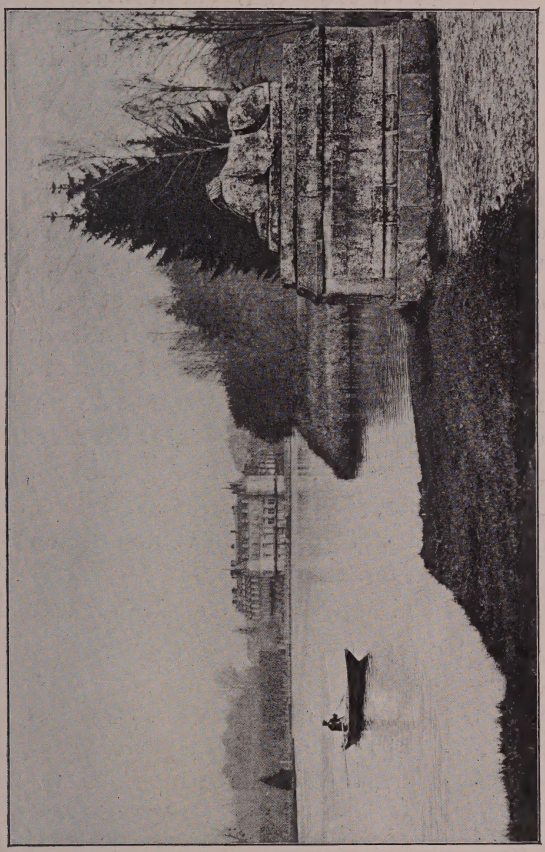


Photo Neurdein.

LE CHATEAU, VU DE L'EXTRÉMITÉ DU GRAND CANAL

époque, la tour, uniquement aménagée pour la défense, éclairée seulement par d'étroites meurtrières, n'était reliée aux corps d'hôtel que par le

chemin de ronde de la courtine crénelée, et qu'il était impossible d'y faire du feu. Si François Ier avait été relégué dans la grosse tour, les nombreux historiens qui ont rapporté sa mort avec tant de détails, n'auraient pas manqué de noter cette circonstance étonnante.

La salle de marbre. — Jacques d'Angennes, cependant, dut un jour se lasser de l'apparence tout « antique », ou « gothique », comme on dit plus tard, de son château, puisqu'en 1556, il y fit « besoigner de son estat de maçon et tailleur de pierre » un certain maître Olivier Ymbert, futur architecte du duc d'Alençon. On peut penser que de cette restauration date l'aménagement de la grande salle de marbre du rez-de-chaussée. Le placage de marbre du Languedoc, gris et rouge, disposé à la manière italienne, donne à cette salle une allure monumentale que justifient ses vastes dimensions. Au XVIIIe siècle encore, elle était fort appréciée ; on regrettait seulement que sa faible hauteur ne fût pas en proportion de sa longueur. Parmi ses travaux, Olivier Ymbert ne crut par devoir modifier au goût du jour la forme des baies : jusqu'à la Restauration, la grande salle du premier étage ne connut que des fenêtres « à la manière de celles des églises ».

Les embellissements du château étaient à peine terminés que Jacques d'Angennes à nouveau y reçut le Roi : en 1559, François II, entouré de sa cour, y fit accueil au maréchal de Brissac, retour

d'Italie. L'inévitable Brantôme était de la partie, et en prit occasion pour se faire une opinion sur les d'Angennes, leur demeure et leur fief : « La maison, le château et le bourg, sont très beaux, grands, illustres et fort renommés en France. »

De graves ou même tragiques circonstances ne tardèrent pas à ramener la Cour ou le Roi à Rambouillet. En 1562, c'est Catherine de Médicis qui vient y attendre l'issue de la lutte contre les Huguenots : le duc de Guise lui-même accourt lui porter la nouvelle de sa victoire à Dreux. — Le 13 mai 1588, au lendemain des barricades, la Bastille venait d'être rendue à Henri de Lorraine, le peuple de Paris criait de tous côtés qu'il fallait aller pendre « frère Henri de Valois » dans son Louvre ; une troupe d'écoliers et de moines s'apprêtait déjà à faire sa jonction avec les gendarmes du duc de Guise. Sur le conseil de Nicolas d'Angennes qui, ce jour-là, mariait à Paris sa fille à Pierre du Bellay, seigneur de Thouars, le Roi se décide à fuir la capitale. Il se précipite à ses écuries des Tuileries, vers les trois heures du soir, à pied, une simple baguette de promenade à la main. On le botte à la hâte, et son éperon se trouve à l'envers : « C'est tout un, dit le Roi, je ne vais pas voir ma maîtresse. » Escorté des parents et amis du seigneur d'Angennes, réunis pour les noces de sa fille, Henri III court tout d'une traite à Rambouillet, et, toujours botté et éperonné, il y couche.

Nicolas d'Angennes avait été l'un des membres les plus distingués de sa famille. Sa grande connaissance des affaires, ses talents et sa fidélité lui valurent l'estime particulière de Charles IX, de Catherine de Médicis et de Henri III. Choisi à diverses reprises pour remplir d'importantes missions diplomatiques, quatre circonstances en particulier le signalèrent comme un des plus sûrs et des plus dévoués serviteurs des Valois : en septembre 1573, il fut nommé vice-roi de Pologne en attendant que le duc d'Anjou pût prendre possession de son trône. L'année suivante, c'est lui que Catherine de Médicis dépêche en diligence au roi de Pologne pour lui annoncer la mort de Charles IX, et le prier de hâter son retour en France. En 1580, il négocie en Angleterre le mariage d'Elisabeth avec le duc d'Alençon. Enfin en 1589, il travailla de concert avec Sully à la réconciliation du roi de France et du roi de Navarre.

Les services de ses ancêtres et les siens furent récompensés en la personne de son fils ; par lettres patentes, datées de 1612, Louis XIII érigea la seigneurie de Rambouillet en marquisat.

La marquise de Rambouillet. — Charles d'Angennes, le nouveau marquis, avait épousé Catherine de Vivonne, issue par sa mère des Savelli de Rome. On ne saurait dire ce que la société et les lettres françaises doivent à cette femme exquise et cultivée. La pédanterie et la grossièreté bannies des écrits et des salons, la femme enfin maîtresse

de la place et du rôle qu'elle seule peut tenir, et de l'influence qu'elle doit exercer sur les mœurs et la société, en un mot le goût des « honnêtes gens » devenu le bon goût et le criterium des ouvrages de l'esprit, voilà les bienfaits dont lui sont redevables les deux plus beaux siècles de notre civilisation.

Le fameux hôtel de Rambouillet à Paris, source de ces biens inappréciables, c'est la marquise qui, mal satisfaite des dessins qu'on lui présentait en avait fait elle-même le plan. La place était fort irrégulière et de peu d'étendue, ce qui ne l'empêcha pas d'en tirer un bon parti, et de concevoir un monument si parfait que Marie de Médicis, lorsqu'elle fit construire le Luxembourg, envoya ses architectes visiter l'hôtel de Rambouillet, et leur commanda de s'en inspirer pour le palais qu'ils allaient élever. « Jusqu'alors on ne savait que faire une salle à un côté, une chambre à un autre, et l'escalier au milieu : c'est de M^me^ de Rambouillet qu'on a appris à mettre les escaliers à côté pour avoir une grande suite de chambres, à exhausser les planchers et à faire des portes et des fenêtres hautes et larges, et vis-à-vis les unes des autres... c'est elle la première qui s'est avisée de faire peindre une chambre d'autre couleur que de rouge et de tanné, et c'est ce qui a donné à sa grande chambre le nom de chambre bleue... C'était le lieu où Arthénice recevait ses visites. Les fenêtres sans appui qui règnent du haut en bas, depuis son plafond jusqu'à son parterre, la rendent très gaie et laissent jouir

sans obstacle de l'air de la rue et des plaisirs des jardins[1]. »

Il est à penser qu'en son château Mme de Rambouillet appliqua les principes qui lui avaient si bien réussi en son hôtel. Cependant elle n'y séjournait pas souvent. Si amoureuse qu'elle fût de la nature, nous le savons, son hôtel et ses amis la retenaient à Paris. A Rambouillet, ceux-ci n'auraient pu trouver à loger. En 1666, un inventaire nous montre au château bien peu d'appartements : le salon, trois chambres de maîtres, trois autres chambres pour les gentilshommes et les pages, celle du concierge, un second salon, des cabinets et garde-robes en forment à peu près toute l'ordonnance.

La marquise pouvait cependant accueillir quelques amis très intimes, comme Mlle Paulet qui, la première fois qu'elle y alla, « fut reçue à l'extrémité du bourg par les plus belles filles du lieu et par celles de la maison, toutes couronnées de fleurs et fort proprement vêtues. Une d'entre elles qui était plus parée que ses compagnes, luy présenta les clefs du château, et, quand elle vint à passer sur le pont on tira deux petites pièces d'artillerie[2] » qui étaient sur la grosse tour.

En 1636, comme la marquise se trouvait à Rambouillet avec Mmes de Clermont et Mlle Paulet, MM. Arnauld l'y vinrent surprendre à l'improviste.

[1] Tallemant des Réaux.

[2] *Idem*.

Cette année-là, par extraordinaire, la famille s'était retirée pour trois mois, de septembre à décembre, en ses terres. « Il est vrai qu'il y avait dix ans qu'elle ne s'y était allée divertir. » On faisait alors le siège de Corbie. Trois officiers de carabiniers, trois cousins, MM. Arnauld, profitant des lenteurs du siège, se mirent en tête d'aller rendre visite à la marquise. Cinquante lieues à cheval ne furent pour eux qu'une excursion. Dans l'enthousiasme de l'arrivée, on organise la comédie, et trois jours après, avec des costumes empruntés à la garde-robe des ballets du Roi, dont le marquis était autrefois le grand-maître, on représente la *Sophonisbe* de Mairet, à l'égale satisfaction des acteurs et des spectateurs.

Les Roches. — Une autre fois, la même année peut-être, c'est l'évêque de Lisieux, Philippe de Cospéan, qui est reçu au château. La marquise lui propose une promenade dans le parc et le conduit à travers une prairie vers un bouquet d'arbres pittoresquement étagés sur des rochers. « Quand il fut assez près pour entrevoir à travers les feuilles, l'évêque aperçut en divers endroits je ne sais quoi de brillant ; étant plus proche il lui sembla qu'il discernait des femmes, et qu'elles étaient vêtues en nymphes. La marquise au commencement ne faisait pas semblant de rien voir de ce qu'il voyait. Enfin étant parvenus jusqu'à ces rochers ils trouvèrent M^lle^ de Rambouillet et toutes les demoiselles de la maison, vêtues effectivement en nymphes »

Julie avec l'arc et le visage de Diane, « qui, assises sur des roches, faisaient le spectacle le plus agréable du monde. Le bonhomme en fut si charmé que, depuis, il ne voyait jamais la marquise sans lui parler des roches de Rambouillet[1] ».

En ce temps, ces roches avaient déjà leur histoire. Par une bizarrerie de la nature, ce cercle de

Photo de la Librairie Nouvelle. Rambouillet.

L'Ile des Roches

grosses pierres de grès, amoncelées en équilibre les unes sur les autres, s'élevait au bout de la prairie, par delà un étang de cent arpents, appelé l'étang de Rambouillet. Avant que cet étang ne fût comblé vers le milieu du XVI^e^ siècle, les grands arbres qui enserrent ces roches faisaient déjà un lieu de refuge, très agréable pour son ombrage. Accompa-

[1] Tallemant des Réaux.

gnant partout le cardinal du Bellay, neveu par alliance de Jean II d'Angennes, Rabelais, qui était son secrétaire, fréquentait, paraît-il, à Rambouillet. « Ces roches, disait-on déjà au temps de la marquise, étaient le lieu où il se divertissait, et encore aujourd'hui, on appelle une certaine roche creuse et enfumée la *Marmite de Rabelais*[1]. » En réalité, cette *marmite* ressemble bien plus à un de ces sièges, abrités d'une hotte d'osier, dont on use à la campagne ou à la plage. La mémoire d'une autre roche du parc, dont Voiture, de son côté, gardait bon souvenir, le *Cheval Griffon*, n'a pas été conservée par la Tradition.

Les idées de la marquise. — M^me^ de Rambouillet ne se contentait pas de beautés naturelles : « Au dernier voyage qu'elle fit à Rambouillet, avant les Barricades... elle fit dans le parc une belle chose, dit Tallemant des Réaux, mais elle se garda de le dire à ceux qui la furent voir. J'y fus attrapé comme les autres. Chavaroche, intendant de la maison, autrefois gouverneur du marquis de Pisani, eut charge de me faire tout voir. Il me fit faire mille tours ; enfin il me mena en un endroit où j'entendis un grand bruit, comme d'une grande chute d'eau. Moi qui avais toujours ouï-dire qu'il n'y avait que des eaux basses à Rambouillet, imaginez-vous à quel point je fus surpris quand je vis une cascade, un jet et une nappe d'eau dans le

[1] Tallemant des Réaux.

bassin où la cascade tombait ; un autre bassin ensuite avec un gros bouillon d'eau, et au bout de tout cela, un grand carré avec un jet d'eau d'une hauteur et d'une grosseur extraordinaires, avec une nappe d'eau encore, qui conduit toute cette eau dans la prairie où elle se perd. Ajoutez que tout ce que je viens de vous représenter est ombragé des plus beaux arbres du monde. Toute cette eau venait d'un estang qui est dans le parc en un endroit plus élevé que tout le reste. Elle l'avait fait conduire par un tuyau hors de terre si à propos que la cascade sortait d'entre les branches d'un gros chêne, et on avait si bien entrelacé les arbres qui étaient derrière celui-là qu'il était impossible de découvrir ce tuyau. La marquise, pour surprendre M. de Montausier qui y devait aller, fit travailler avec toute la diligence imaginable. La veille de son arrivée, on fut obligé, la nuit étant survenue, de mettre plusieurs lanternes sur les arbres et d'éclairer aux environs avec des flambeaux ; mais sans compter pour rien le plaisir que lui donna le bel effet que faisaient toutes ces lumières, entre les feuilles des arbres et dans l'eau des bassins et du grand carré, elle eut une joie étrange de l'étonnement où se trouva le lendemain le marquis, quand on lui montra tant de belles choses. »

On se rend assez facilement compte du site choisi par la marquise pour y établir ces jeux d'eau. L'étang qui servit de réservoir était sans aucun doute celui qui avoisine aujourd'hui la Ber-

gerie ; la cascade devait se briser dans le pittoresque ravin qui sillonne le jardin particulier de la Ferme, et la nappe d'eau qui en était issue allait se perdre dans cette prairie marécageuse où sont aujourd'hui creusés les canaux.

Ce goût bizarre dont Mme de Rambouillet s'applaudissait tant, de faire sortir une cascade d'entre les branches d'un chêne, ne connut pas longtemps la faveur. Dès la fin du XVIIe siècle celle-ci s'en était retirée et voici quel était au commencement du XVIIIe siècle, le sentiment de d'Argenville qui, sur l'art des jardins, avait recueilli la tradition de Le Nôtre. « Ces effets d'eau, dit-il, le bon goût les a proscrits des grands jardins, et en particulier de Versailles, où l'on voyait autrefois la grotte de Thétis avec un jeu d'orgues et des chants d'oiseaux, un chêne vert jetant de l'eau par toutes ses feuilles, et d'autres petites fontaines qu'on a supprimés pour n'y rien laisser que de grand. »

La marquise adorait faire de ces surprises à ses visiteurs. N'avait-elle pas fait accoler, à son hôtel de Paris, tout un pavillon renfermant un boudoir ouvrant sur sa chambre, sans que les visiteurs qu'elle y recevait chaque jour, s'en aperçussent. « Si elle eût été en état de faire de grandes dépenses, elle eût bien fait de plus chères galanteries. Je lui ai entendu dire que le plus grand plaisir qu'elle eût pu avoir, eût été de se faire bâtir une belle maison au bout du parc de Rambouillet, si secrètement que personne de ses amis n'en sût rien. Avec un peu de soin la chose n'était pas im-

possible, parce que le lieu est un peu écarté, et que ce parc est l'un des plus grands de France, et même éloigné d'une portée de mousquet du château, qui n'est qu'un bâtiment à l'antique ; qu'elle eût voulu ensuite mener à Rambouillet ses meilleurs amis, et, le lendemain, en se promenant dans le parc, leur proposer d'aller voir une belle maison qu'un de ses voisins avait fait faire depuis quelque temps ; et après bien des détours : « Je les aurais amenés, disait-elle, dans ma nouvelle maison, que je leur aurais fait voir sans qu'il parût un seul de mes gens, mais seulement des personnes qu'ils n'eussent jamais vues ; et enfin je les aurais priés de demeurer quelques jours en ce beau lieu, dont le maître était assez mon ami pour le trouver bon. Je vous laisse à penser, ajoutait-elle, quel aurait été leur étonnement, quand ils auraient su que tout ce secret n'aurait été que pour les surprendre agréablement[1]. »

Premiers embellissements du château. — La marquise disparue, Rambouillet ne fut pas abandonné. Achetant toute maison ou jardin à vendre aux alentours de son château, le duc de Montauzier put en 1669 ménager, pour en embellir l'entrée, l'avant-cour et l'avenue qui se trouvent dans l'axe du château. Il va de soi que dès lors, et peut-être auparavant déjà, la muraille qui joignait la grosse tour à la porte fortifiée était tombée, et

[1] Tallemant des Réaux.

celle-ci sans doute transformée en logis. C'est probablement Montauzier encore, qui creusa le canal et la pièce d'eau, trouvés par Fleuriau d'Armenonville, à sa prise de possession du domaine.

Sous les héritiers de Montauzier, Rambouillet connut les jours de délaissement et d'abandon. Les gendres du duc ne s'étaient pas entendus avec lui, ils ne s'entendirent pas mieux entre eux. Aucun d'eux ne venait à Rambouillet, dont les terres, exploitées et saignées à blanc, ne donnèrent bientôt plus de revenus.

Le domaine fut alors mis en vente par arrêt du Parlement (1699). Un des créanciers de la succession, le financier Fleuriau d'Armenonville, l'eut pour le vil prix de 140.000 livres.

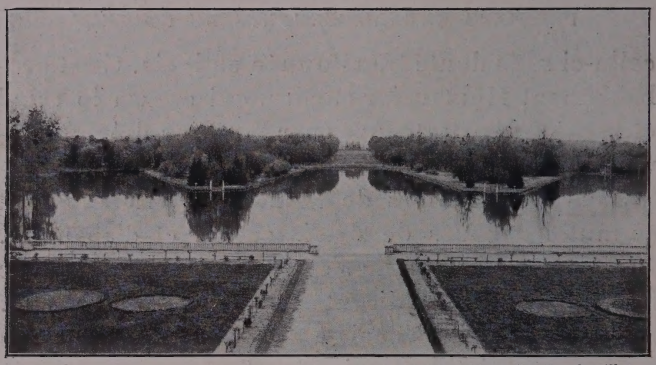


Photo de la Librairie Nouvelle. Rambouillet.

LES CANAUX

II

FLEURIAU D'ARMENONVILLE

ET LE COMTE DE TOULOUSE

Intendant et bientôt directeur des Finances, doyen du Conseil du Roi, gouverneur de Chartres, le nouveau propriétaire de Rambouillet « était un homme léger, gracieux, respectueux quoique familier, toujours ouvert, toujours accessible, qu'on voyait peiné d'être obligé de refuser, et ravi de pouvoir accorder, aimant le monde, la dépense et surtout la bonne compagnie qui était toujours nombreuse chez lui »[1]. Avec de telles dispositions,

[1] Bachaumont.

Fleuriau devait s'attacher à embellir son domaine : il l'avait acheté 140.000 livres, il y en fit 500.000 de dépenses. Durant les six années qu'il en fut le maître, il ne perdit pas son temps, et arriva à en faire, au dire des contemporains, « un véritable Marly ».

Non pas qu'il ait agrandi ou décoré l'extérieur du château. Sauf les réparations urgentes, il laissa l'édifice dans l'état où il l'avait trouvé. S'il ne transforma pas davantage les appartements, il ne se contenta pas des gros meubles qu'y avaient laissés ses prédécesseurs. Fauteuils couverts de tapisserie de Perse ou de la Savonnerie, tables de marbre à pieds sculptés, guéridons, riches consoles ornées de magnifiques porcelaines n'épuisèrent pas son amour du luxe. Il y joignit des œuvres d'art. Les boiseries de la grande salle du premier étage reçurent quatorze tableaux, dont le portrait de François Ier dans une bordure dorée. Dix-sept autres portraits, dont le sien, paraient le grand salon.

C'est en dehors du château que Fleuriau trouva le plus matière à transformation. En 1699 il n'y avait pour tous communs qu' « une basse-court composée de colombier, écuries, greniers, remises de carosses, logement pour le portier, et, à l'entrée de cette basse-court, du côté du bourg, un grand portail au-dessus duquel était un pavillon couvert de tuiles ». Tous ces bâtiments menaçaient ruine, il les fit refaire « quasi tout à neuf », mais en conservant, il est vrai, la disposition ancienne.

Transformation du parc. — Dans le parc au contraire, sa magnificence put à son aise se faire valoir. L'avenue qui accédait au château était déjà plantée de quatre rangs d'arbres, châtaigniers et autres, on trouvait bien d'autre part « plusieurs allées d'arbres non fruitiers, bois de haute futaye, jeunes plans de chesne », une pépinière, un jardin fruitier, des prairies, enfin un vrai parc, avec ménagerie, glacière, divers canaux et une pièce d'eau. On a même soutenu, mais sans raison, que ce parc avait été dessiné par Le Nôtre... Sans s'astreindre à cet ancien plan, Fleuriau suivit un nouveau dessin. D'abord il perce et aménage avenues et allées dans toutes les directions. En plantation de charmilles, marronniers, ormes, tilleuls, il ne craint pas de dépenser près de 25.000 livres. Pour ménager les points de vue, il fit mieux : la prairie qui s'étendait derrière le château et qui tenait la place d'un ancien étang n'était en réalité qu'un marécage. Pour l'assécher on creusa des rigoles qui drainèrent les « eaux sauvages ». Ces rigoles n'allèrent pas au hasard : un grand canal existait déjà, il l'agrandit, le compléta et lui donna la forme d'un T dont les branches latérales s'allongeaient de chaque côté de la façade méridionale du château. A l'extrémité de la branche médiane du T étaient deux bouquets d'arbres dont l'un recélait les fameuses roches où M^m^ de Rambouillet donnait des fêtes mythologiques. Une rigole venue de la rivière de Mocquesouris, fit une île de ce massif; une autre île qui fut plus tard

appelée Ile des Festins engloba l'autre bouquet d'arbres. Le reste des rigoles dessinait exactement les contours des canaux actuels.

Le curage des anciens canaux avait coûté 2.500 livres à Fleuriau lors de son arrivée ; il jugea bon de les revêtir de maçonnerie et d'en rehausser la berge du côté du château. Sur cette terrasse furent tracés deux parterres. Au bout de celui de l'est, il creusa une belle pièce d'eau carrée, comblée presque entièrement sous l'Empire, et qui fut nommée le Miroir. Plus loin encore, dans l'axe de cette première pièce, une autre bien plus vaste fut aménagée : arrondie à son extrémité, elle prit le nom de Rondeau. Elle subsiste toujours.

Les statues du parc. — Un parc classique comportait nécessairement une décoration sculpturale. Fleuriau s'adressa aux artistes du Roi, aux décorateurs de Versailles. A René Frémin il demanda deux figures couchées, *Alphée* et *Aréthuse*, qui vinrent orner l'embarcadère du canal ; à Simon Mazières une *Latone* sur un rocher avec ses enfants, qui fut installée sur une des pièces d'eau, et deux sphinx de pierre qui prirent place à l'entrée de l'avant-cour dégagée par Montauzier. Legros enfin sculpta pour lui trois figures en pierre de Saint-Leu. A ces statues furent adjointes « huit figures de marbre antiques », dix-neuf termes de marbre et de pierre dont deux sont nommés dans l'inventaire : un *Bacchus* et une *Cérès*, puis des

vases de pierre et de fonte et des plâtres d'après l'antique qui furent placés à l'Orangerie. Le tout coûta à Fleuriau près de 36.000 livres.

Fort peu de chose est resté de cette décoration. Au milieu du XIX^e^ siècle, on voyait encore, paraît-il, le terme de *Cérès* « en dehors des jardins, au coin de la futaie » ; personne ne sait ce qu'il est devenu [1]. Il est possible par contre d'identifier à peu près exactement six débris de cet ensemble : les deux sphinx de Mazières, très mutilés, ornent aujourd'hui le rond-point de l'extrémité du grand canal ; ils ne paraissent pas avoir jamais été dignes d'attention. Un terme d'*Esculape* « Æsculapio Sacrum », copie médiocre de l'antique, s'érige encore à l'entrée du quinconce, au-dessus d'un petit bassin en hémicycle où l'on descend par cinq degrés.

Dans l'Ile des Festins est une statue de *la Force*, d'environ deux mètres de haut. La matière et les dimensions permettraient assez de l'appareiller à l'une des trois figures, non désignées dans les inventaires, qu'avait exécutées Legros si son style rappelait mieux celui de cet artiste. Par-dessus sa tunique la Force a le torse couvert d'une cuirasse à l'antique ; la peau de lion, dont la gueule coiffe sa tête, retombe sur ses épaules ; la draperie d'un manteau complète ce costume. La main droite sur la hanche, elle s'appuie de la gauche sur la massue d'Hercule. L'aplomb de cette figure est un peu

[1] Une tête de Cérès en marbre est conservée dans les bureaux de l'architecte du château.

décevant : elle paraît descendre une pente ; la dra-

Photo Neurdein.

La Force
Statue de pierre, attribuée à Legros.

perie qui lui couvre les jambes, légère et collante, ne s'harmonise pas avec la cuirasse qui protège les

flancs puissants. Mais la physionomie, largement sculptée, est excellente : le regarde haud et caressant, baigné dans l'ombre d'un orbite bien découpé, s'accorde délicatement avec un sourire léger et presque spirituel. Le contraste est heureux entre ce beau visage aimable et l'attirail farouche qui l'encadre : cette Force a bien l'air d'une Omphale posant aux yeux d'Hercule ravi.

Photo Sieren.

APOLLON
Marbre d'après l'Antique.

Les mentions anciennes permettent encore de reconnaître deux des « figures de marbre antiques » de Fleuriau en deux statues, mutilées comme à plaisir, fort dédaignées malgré leur mérite, et perdues aujourd'hui dans les coins les moins fréquentés du parc.

La première, la plus abîmée, a été récemment placée sur le rocher artificiel, élevé par le duc de Penthièvre à l'extrémité de la rivière ; elle se trouve donc à l'entrée du Jardin anglais. A l'éphèbe qu'elle représente, il manque la tête, les bras et

la moitié du buste, sans compter d'autres pièces. Suivant une méthode assez fréquente dans l'antiquité pour les simples copies, cette statue est faite de blocs rapportés ce qui n'a pas peu contribué à sa ruine, et tendrait à la faire considérer comme un débris d'antique très restauré. Cet *Apollon*, ou ce *Bacchus*, est debout, son corps porte sur la jambe droite ; à sa gauche se trouve un tronc d'arbre auquel il s'appuyait vraisemblablement du bras gauche levé; le bras droit devait passer devant la poitrine. Il est difficile de restituer par la pensée les attributs ou accessoires de cette figure. Si l'aspect du corps, estompé surtout, comme il l'est, par une couche de poussière et de crasse, paraît un peu mou, le galbe général, surtout celui des jambes, est riche et bien découpé; les chairs s'épanouissent au mollet en un renflement vigoureux et élégant; les genoux et les pieds,

Photo Sieren.

JEUNE BACCHANT
Marbre d'après l'antique.

simplement mais nettement modelés sont de très bons morceaux.

Bien mieux conservée est la statue de *Bacchant* que recèle le jardin privé du directeur de la Ferme. Le jeune garçon, à demi nu, s'avance d'une vive allure sur un pas de danse propre aux suivants de Bacchus et qu'on retrouve dans mainte figure antique. Le bras droit, complètement disparu, se dressait en l'air en un mouvement auquel s'associe celui de la tête. Le bras gauche, à demi plié, soutient dans une peau de chèvre qui tombe des épaules, une provision de fruits, dont le poids gonfle la toison. Comme support, un tronc de chêne où s'agrippe une petite panthère. Grâce au mouvement fort élancé de la danse, la courbe très tendue que dessinent le flanc droit et la jambe droite, donne une silhouette très simple, surprenante et dégagée, qui contraste harmonieusement avec l'aspect plus complexe du côté gauche. Le bras droit dressé devait encore accentuer cette impression. La nervosité fine des jambes est charmante; le modelé si naturel de l'épaule contractée, du cou tendu, du visage surtout, dressé en pleine lumière, est vigoureux et exquis. Malheureusement le nez et la lèvre supérieure ont été martelés à plaisir. Cette mutilation n'enlève rien au charme du regard humide, du profil pur de la bouche et du menton, non plus qu'à l'agrément des boucles soyeuses que ceignent des feuilles de vigne et des grappes de raisin. Il n'est pas jusqu'au tronc d'arbre dont l'écorce et ses craquelures très

étudiées, ne révèlent le talent et le soin d'un bon artiste amoureux de son sujet.

On aimerait, surtout devant cette statue qui rappelle de si près une antique du Musée des Offices, à prendre au pied de la lettre l'appellation des anciens inventaires : « figures de marbre antiques ». Mais on a trop d'exemples de cette expression désignant, par abus de langage, de simples copies d'après l'antique, pour ne pas attacher d'importance à certaines remarques qu'impose l'exécution de la peau de chèvre, du tronc d'arbre et de la chevelure du *Bacchant*. Ce style n'est pas celui d'une œuvre antique, mais plutôt d'une copie du XVII^e^ siècle. Cette impression est confirmée par un inventaire de la Restauration. Il est bien probable que ces deux statues « de marbre antiques » ne sont que des copies dûes aux sculpteurs pensionnaires du Roi à Rome.

Fleuriau d'Armenonville ne jouit pas longtemps de ce Rambouillet « dont il n'osait avouer tout ce qu'il lui avait coûté ». « Il y avait fait, au dire de la renommée, tant d'embellissements, folie ordinaire des financiers, lui surtout dont le goût était infini[1] », que Louis XIV lui demanda Rambouillet pour son fils naturel, le comte de Toulouse. Fleuriau dut se résigner. Le fils préféré de M^me^ de Montespan paya le domaine plus de 500.000 livres. Il remboursait en outre à d'Armenonville toutes les dépenses et acquisitions que

[1] Le Président Barbier.

celui-ci y avait faites, mais aussi « cette acquisition épargnait au prince plus de deux millions qu'il lui aurait coûté s'il avait fallu qu'il fît bâtir et meubler tout à neuf un château convenable à son rang, car il achetait Rambouillet meublé magnifiquement. Le Roi avait voulu qu'il n'en coutât pas un sou à d'Armenonville pour les choses même qu'il n'avait fait faire que pour son plaisir[1] ». Bien plus, pour dédommager Fleuriau d'une manière vraiment royale, Louis XIV lui donna pour lui et son fils, leur vie durant, la capitainerie du Bois de Boulogne, avec la jouissance du château de Madrid bâti par François Ier.

Le comte de Toulouse. — Prince fort bien fait, et qui « avait su, au dire même de Saint-Simon son ennemi, gagner les cœurs par ses manières douces et affables, par sa justice et sa libéralité », le fils de Louis XIV et de Mme de Montespan ne pouvait qu'avoir le goût du faste et de la grandeur. Son premier soin fut d'accroître encore son domaine. Auffargis, Saint-Léger-en-Yveline, Montfort et sa forêt, Gazeran, une bonne partie du duché d'Épernon rétablissent en leur intégrité, puis doublent bientôt les anciennes possessions des d'Angennes. Le parc clos de murs passe également de 1.200 à 2.400 arpents de superficie. Pour son fils, Louis XIV érigea en 1711 le marquisat de Rambouillet en duché-pairie. Avec

[1] *Souvenirs* du marquis de Sourches.

5 châtellenies, 11 paroisses, 75 terres, fiefs et seigneuries, 28 à 30.000 arpents de bois et de bruyères, l'étendue de ce duché était d'environ 5 lieues et demie de long sur 5 de large.

Construction des ailes latérales du château. — A peine entré en possession du château, le comte de Toulouse devait s'y trouver rapidement à l'étroit. Deux ans lui suffirent pour doubler à peu près les corps de logis. En août 1707, quand le Grand-Dauphin, le duc et la duchesse de Bourgogne, la princesse de Conti, Monsieur le Duc et nombre de courtisans lui vinrent rendre visite, les princes trouvèrent que « les appartements de cette délicieuse demeure étaient superbement meublés. MM. les princes et toutes les princesses logèrent dans le corps du château et tous ceux qui les accompagnaient dans l'aile nouvellement construite dont tous les appartements sont lambrissés[1] ». Cette aile nouvelle était une de celles qui rattachèrent dès lors le corps du bâtiment principal à la porte fortifiée[2] et à la grosse tour. Rien n'autorise à préciser laquelle des deux fut terminée la première. La seconde suivit de près.

Sous le comte de Toulouse enfin, nous avons pour nous instruire des beautés de Rambouillet une nouvelle source de documents. Seuls les hommages, les inventaires, les états de lieux nous

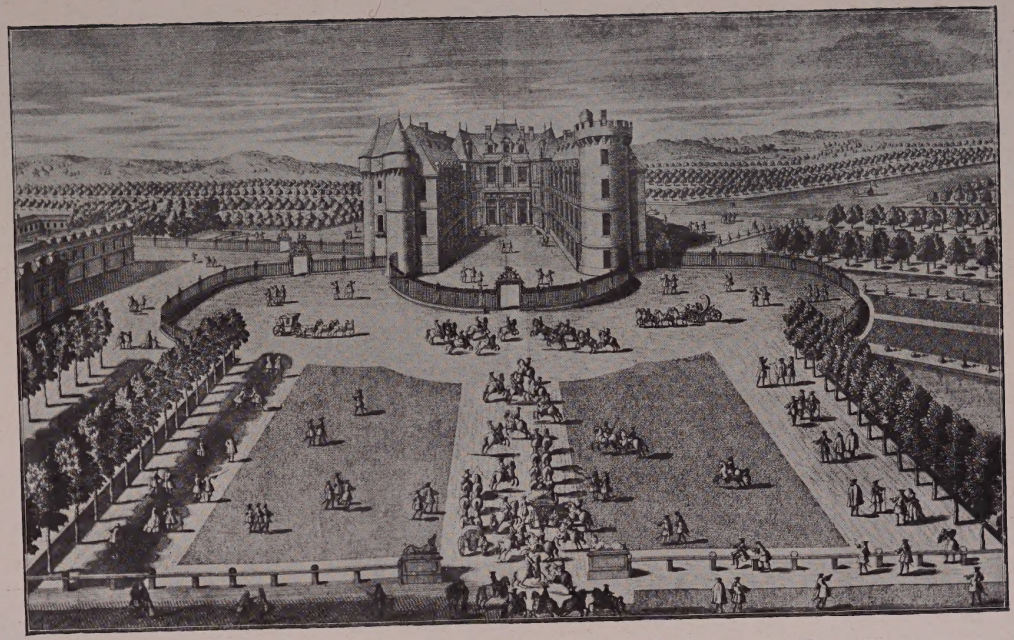
[1] *Journal* de Dangeau.

[2] Du côté de la porte fortifiée cette aile nouvelle ne fut à vrai dire qu'une doublure d'un bâtiment beaucoup plus ancien.

avaient renseignés jusqu'ici ; dorénavant, en même temps que les mémoires, les plans et les gravures vont nous donner des indications plus précises.

En 1708, les deux nouvelles ailes du château étaient terminées ; celle du nord-est, aboutissant à la porte fortifiée, assez profonde puisqu'elle venait doubler un corps de logis du XIV^e^ ou XV^e^ siècle, comportait deux rangs d'appartements, les uns prenant jour sur la cour, les autres sur le jardin où descendait un double perron ; celle de l'ouest, joignant la grosse tour, plus étroite, ne renfermait, qu'une enfilade de chambres ouvertes sur la cour d'honneur. Au fond de la cour, la façade très remaniée, présente un avant-corps monumental ; au rez-de-chaussée, un perron d'une dizaine de marches accède à un péristyle de quatre colonnes toscanes. L'étage principal, appareillé en bossage, est percé de trois fenêtres bien proportionnées ; l'écu de France timbre la fenêtre médiane. Au-dessus, un toit fort élevé est percé de trois lucarnes « à la capucine ». On a proposé le nom de Robert de Cotte comme celui de l'architecte de ces nouveaux bâtiments : c'est Robert de Cotte qui devait transformer pour le comte de Toulouse l'hôtel de la Vrillière à Paris. Depuis lors on a mis en avant un nom qui paraît au moins tout aussi probable, celui de Jean Sarda qui, en mars 1707 et novembre 1708 signe à l'état civil de Rambouillet : « architecte des bâtiments de Son Altesse Monseigneur le comte de Toulouse ».

Le château, ainsi complété par ses deux nou-



Le Chateau, vers 1730, au temps du Comte de Toulouse
(D'après la gravure d'Aveline).

velles ailes, — les fossés comblés, le pont-levis supprimé et remplacé par une belle grille en hémicycle —, est tel que nous le montrent les gravures et les plans de 1708 à 1725 environ. Prévenu en faveur de l'installation de son fils, Louis XIV, accompagné de Mme de Maintenon, vint à deux reprises lui rendre visite. Pour ces voyages, le Roi avait voulu réduire sa suite et se faire servir par les officiers du comte. Celui-ci demanda en grâce qu'il n'en fût rien, mais le Roi tint à faire venir ses tables « toujours pour épargner au comte une partie de la dépense, mais elle fut encore fort grande : on ne peut rien ajouter à sa magnificence... Le Roi soupe et dîne avec les princesses et sa table est de seize couverts comme à Marly[1]. » Le matin il travaille avec le comte ou avec les ministres, soit chez le prince, soit chez Mme de Maintenon ; l'après-midi il chasse ; le soir on joue chez Mme de Maintenon, ou bien il y a musique : le Roi a fait venir quelques-uns de ses meilleurs musiciens qui concertent avec ceux du comte.

Les appartements. — L'ameublement du château, dès cette époque, nous est connu ; mais la distribution des appartements est très difficile à retrouver : les inventaires, si prolixes pour les meubles, ne fournissent sur ce sujet aucun point de repère. En 1718, du vestibule on accédait à

[1] Dangeau.

l'appartement du Roi, qui donnait sur le grand canal et le parterre. La « grande salle boisée » qui est devenue la salle à manger actuelle, était plus vaste encore qu'aujourd'hui car l'office du fond n'existait pas : elle s'ouvrait directement sur l'oratoire alors situé dans la tourelle méridionale.

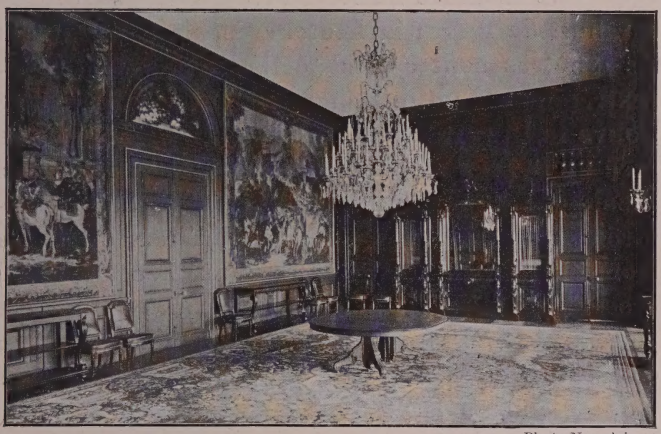


Photo Neurdein.

SALLE A MANGER
Autrefois appartement du Roi.

Une énorme carte du duché de Rambouillet, le portrait du Roi, celui du comte de Toulouse, ceux du duc et de la duchesse de Bourgogne, du roi et de la reine d'Espagne la décoraient. S'il faut en croire une tradition vivace, rien ne fut changé à la disposition de cette pièce au XVIII^e^ siècle ; la Révolution elle-même l'aurait respectée dans ses grandes lignes, mais il se peut aussi que ce soit Napoléon qui ait cherché à la

restituer. Quand, en 1807, l'Anglais Pinkney visita le château, voici comment cette chambre lui apparut :

« Par respect pour sa mémoire, l'appartement où Louis XIV coucha et tint son lever, est resté dans l'état où il était au départ de ce monarque. C'est une chambre d'environ trente yards de long sur huit de large ; la hauteur est proportionnée ; les fenêtres sont comme celles d'une église. A l'extrémité est un plancher élevé : c'est là que se trouve le lit royal ; il est de velours rouge et d'or avec un dessus de satin blanc, peint d'une façon absolument remarquable. Les couleurs de la peinture et celles du velours ont encore leur éclat ; on montre comme draps royaux deux pièces d'étoffe grossière. La courte-pointe de velours rouge est pour ainsi dire brodée d'une passementerie blanche ; elle est brodée tout autour d'une large frange d'or ; elle m'a semblé doublée de satin blanc ; elle était marquée à chaque coin d'une couronne et d'une fleur de lys. Au-dessus de l'endroit où se termine l'estrade, une baguette dorée s'étend sur toute la longueur du plafond. Quand le Roi tenait sa cour à Rambouillet, un simple rideau séparait sa chambre de la salle de lever. De chaque côté du lit sont les portraits de Louis XIV, de Louis XV, de Philippe V d'Espagne et de la reine. Le portrait de Louis XIV, tout particulièrement, attira mon attention. Il a souvent été mentionné par les historiens comme le plus ressemblant qui existât. Si les traits son exacts, Louis était certainement le

plus bel homme de son temps. Il y a dans son maintien de la hauteur : il semble plein de confiance en lui-même mais rien n'indique de la dureté. »

Dans l'antichambre on remarquait une tapisserie de Béhagle représentant l'*Histoire du Roi de la Chine*. La chambre du Roi avait une décoration encore plus somptueuse : Boulogne l'Aîné y avait peint quatre dessus de porte, *Acis et Galatée*, l'*Enlèvement d'Io*, l'*Enlèvement de Proserpine*, *Neptune et Amphitrite*. Suivaient, en allant vers la gauche, le cabinet du Roi avec deux dessus de porte de Boulogne le Jeune : un *Repos de Diane* et une *Chasse au Sanglier* et le petit cabinet de la tourelle. Selon toute apparence ces pièces occupaient l'appartement actuel dit des ministres.

Nous ne savons rien du second appartement. Dans l'antichambre et la chambre du troisième, que nous ne pouvons situer, on voyait deux tapisseries de *grotesques* par Béhagle; la chambre renfermait également deux dessus de porte par Bertin, qui en avait tiré les sujets des œuvres d'Anacréon. D'autres appartements, qu'il est toujours impossible de localiser, possédaient des dessus de porte d'après l'Albane.

De cet ensemble somptueux, rien n'a survécu, du moins en place ; les peintures décoratives, quand Louis XVI acheta Rambouillet, furent enlevées par le duc de Penthièvre qui les transporta, en 1786, en son château de Chantelou en Touraine. Leur caractère mythologique les sauva du

fanatisme révolutionnaire ; vendues en 1794 comme biens nationaux elles prirent place au « Musée national » qui venait d'être créé à Tours. On les y voit encore. A Rambouillet, malgré les ventes et les déprédations jacobines, on peut reconnaître deux beaux débris du mobilier du comte de Toulouse : l'hôpital, créé et doté en 1731 par la comtesse, garde encore deux admirables tables de style Louis XIV. Un emblème y rappelle la qualité de grand-amiral du comte de Toulouse : deux rames barrant un cartouche de fantaisie. A l'hôpital également on voit deux, et peut-être trois, portraits de la comtesse de Toulouse. Dans la jeune femme élancée et coquette, à l'expression spirituelle du premier de ses tableaux, il est difficile en effet de pressentir la douairière épaissie et grisonnante, à la physionomie grave et empâtée, que nous présentent les deux autres œuvres.

La comtesse de Toulouse. — Lors de son mariage avec le comte de Toulouse, en 1723, malgré ses trente-cinq ans, Marie-Victoire-Sophie de Noailles avait encore la gorge belle et le visage agréable. Veuve depuis 1712 de Louis de Pardaillan, marquis de Gondrin, petit-fils par son père le duc d'Antin de M^me^ de Montespan, elle épousait en secondes noces le fils naturel de la marquise, c'est-à-dire l'oncle de son premier mari. Restée secrète pendant quelques mois, cette union joue un rôle important dans l'histoire du château de Rambouillet. Elle contribua même, semble-t-il, à ter-

miner la disgrâce où les fils naturels de Louis XIV étaient tombés sous la Régence.

On sait comment le comte de Toulouse et le duc du Maine, élevés par édit de juillet 1715 à la dignité de princes du sang, et déclarés aptes à succéder au besoin à la couronne, virent, dès l'avène-

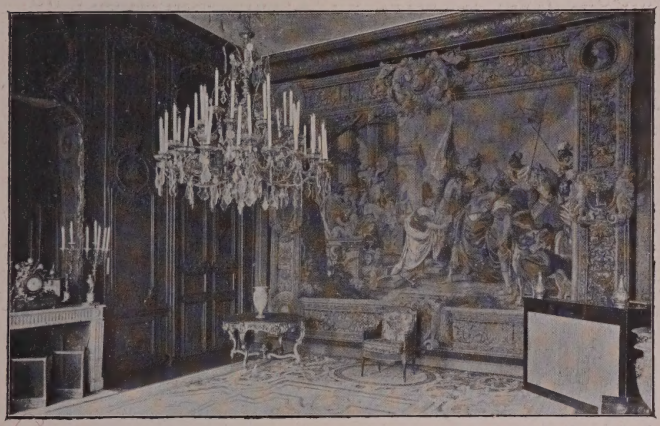


Photo Neurdein.

PREMIER SALON DES « APPARTEMENTS D'ASSEMBLÉE »
Tapisserie de « la Fille de Jephté ».

ment de Louis XV, casser le testament de leur père, furent chassés du conseil de Régence et de leurs droits à la couronne, et leurs enfants privés du rang princier. En 1721 ils rentrèrent dans une faible partie de leurs privilèges : leur qualité, enfin reconnue, de princes légitimés, leur donna rang au Parlement entre les princes du sang et les ducs et pairs. Retiré cependant à Rambouillet qu'il s'occupa plus activement dès lors d'embellir, le

comte vivait loin de Versailles, loin de la cour, loin du Roi. Il appartenait à M^me^ de Toulouse de faire cesser cet exil, ou plutôt d'attirer le Roi lui-même à Rambouillet.

De caractère à la fois sensible et gai, une vraie Noailles, disait-on, par l'imagination, et aussi, pourrait-on presque dire, une vraie Mortemart pour l'esprit, elle sut apprivoiser et amuser Louis XV. Bientôt il n'y eut plus que M^me^ la comtesse de Toulouse pour avoir de l'influence sur lui. La charge d'amiral de France, dont le comte s'était démis, lors de sa disgrâce, fut rendue à celui-ci, et le ministre de la Marine, venait travailler chez lui. Le Roi lui-même ne paraissait se plaire qu'à Rambouillet. La compagnie de M^me^ de Toulouse lui agréait vivement et il trouvait le domaine excellent pour la chasse. Pas de semaine qu'il n'y vînt deux ou trois fois, pas de mois qu'il n'y passât plusieurs jours; en un année il y séjournait jusqu'à près d'un mois et demi.

Les « Appartements d'Assemblée ». — Il fallut des « appartements d'assemblée » pour que le Roi pût tenir sa cour. Une construction nouvelle s'imposait. L'aile occidentale, élevée vers 1707, entre l'ancien hôtel et la grosse tour, était fort étroite ; le comte décida de la flanquer à l'extérieur d'un nouveau corps de logis. Il semble actuellement impossible de préciser en quelle année s'élevèrent ces bâtiments neufs. La première vue de Rambouillet gravée sous le comte de Toulouse

n'en montre rien ; les vues gravées du temps du duc de Penthièvre les représentent terminés. Une

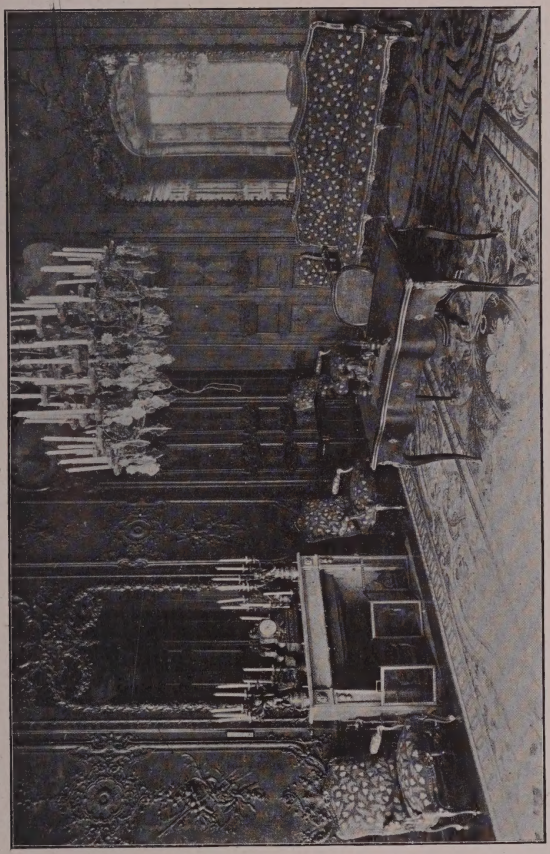


Photo Neurdein.

SECOND SALON DES « APPARTEMENTS D'ASSEMBLÉE »

chose est certaine, c'est qu'ils s'élevèrent en deux fois : la tourelle qui faisait l'angle sud-ouest du château disparut, démolie ou englobée dans

les nouvelles constructions ; pour ne rien changer à l'aspect « gothique » de la demeure, elle fut remplacée par une autre tourelle, copie de l'ancienne, qui vint bientôt flanquer l'aile neuve, composée uniquement d'abord de trois grandes pièces en enfilade, d'égales dimensions à peu près. Telle apparaissait cette façade quand Aveline exécuta la grande gravure qui est la meilleure représentation ancienne que nous ayons du château.

La grosse tour restait encore dégagée ou à peu près. La construction, après 1730 sans doute, de deux petits cabinets et d'un boudoir en encoignure, qui vinrent faire suite aux trois grands salons précédents, l'engloba presque entièrement. En 1736, un an avant la mort du comte de Toulouse, des ouvriers travaillaient encore « à un bâtiment attenant au château ». Peut-être était-ce ce complément de l'aile neuve qui les retenait ? A cette époque, l'architecte du comte n'est plus Jean Sarda, mais Michel Jumel.

Les admirables boiseries, qui décorent trois des pièces de cet appartement, sont comme le bâtiment lui-même, de deux époques différentes, malgré la direction évidemment unique qui présida à leur exécution. L'antichambre, qui en 1784 servit de salle à manger à Louis XVI, ne conserve aucun souvenir, semble-t-il, du comte de Toulouse. Des moulures de stuc peint y rappellent grossièrement les boiseries des pièces suivantes. Une ravissante tapisserie ancienne des Gobelins, l'*Hymen*, aux tons éclatants, en fait le principal ornement ; les

meubles en sont remarquables par les morceaux de tapisserie qui les recouvrent : c'est une rare

Photo Guérinet.

CHEMINÉE DU SECOND SALON DES « APPARTEMENTS D'ASSEMBLÉE »

Savonnerie Louis XIV. Tout, dans les deux salons qui s'ouvrent en enfilade à droite de l'antichambre, les tapis Louis XIV malgré la grande harmonie

de leurs teintes, car celui du second salon n'est qu'une imparfaite copie du premier, la tapisserie de *la Fille de Jephté*, comme le grand tableau qu'elle cache de la *Bataille de Rocroi*, les charmantes garnitures de cheminée Louis XVI, les admirables meubles tendus de tapisseries de Beauvais aux *Fables de la Fontaine*, tout, jusqu'aux erreurs du goût moderne, jusqu'aux regrettables tapisseries « au petit point » que les mains innocentes des « demoiselles de la Légion d'honneur » ont imposées à des bois de fauteuil Louis XIV, tout s'efface devant l'exquise merveille des boiseries.

Les boiseries. — La composition générale en est très simple, et soumise étroitement aux lignes de l'architecture. Les motifs, tout ornementaux ou à peu près, s'inscrivent vivement, mais sans turbulence entre les moulures d'un profil net et ferme, dépourvu cependant de sécheresse. Ces caractères se remarquent surtout aux portes où les exigences de l'assemblage imposent une solide construction architecturale. Les trumeaux, quoique pareillement encadrés, sont d'une fantaisie plus légère et plus mouvementée : les courbes et contre-courbes, les enroulements et les arabesques y tendent volontiers à suggérer le souvenir de quelque plante fantaisiste. Une fleurette vivement enlevée y anime de sa naïve physionomie les enlacements capricieux des ornements en torsades. Au centre des panneaux, des trophées chargés de

cruches à lait, de musettes, de flûtes, de houlettes,

Photo Guérinet.

DÉTAIL DES BOISERIES DU SECOND SALON

de violons, d'arcs et d'ombrelles rappellent les bergeries et les fêtes galantes.

Tout aussi simple, mais très différent est l'enca-

drement des glaces. Sur le trumeau qui les surmonte, le chiffre entrelacé de Marie-Victoire-Sophie de Noailles y alterne avec les trophées dans un cartouche où apparaissent les palmes et les verdures. La bordure même de la glace est d'un faisceau de jonc, enlacé d'une guirlande de fleurs qui retombe en feston sur le miroir. Enfin une corniche de stuc où, parmi les arabesques et les guirlandes, jouent de petits génies, couronne cet ensemble harmonieux et varié, que n'arrivent pas à gâter de grossières peintures modernes, lourdes nudités dans des tons roses, lilas et lie de vin.

En quittant le second salon, on traverse deux cabinets, meublés de fauteuils et de chaises Louis XV, tendus de tapisseries de Beauvais dont les tons frais relèvent admirablement des bouquets de fleurs des champs, et l'on arrive au boudoir ovale. La conception décorative est la même que dans les grands salons, mais ici le style a évolué : il s'est presque libéré des contraintes architecturales. Les moulures essentielles subsistent, mais atténuées, laissant se produire en valeur les arabesques et les treillis, les fines guirlandes, les légers semis de fleurs. L'ensemble est plus riche, mais plus menu et comme papillotant.

A qui doit-on ce chef-d'œuvre ? On ne peut le dire. Parce qu'Antoine Vassé vers 1719 décora de sculptures l'hôtel de la Vrillière, acheté par le comte de Toulouse, il a paru naturel de lui attribuer celles de Rambouillet. Rien ne permet de souscrire à cette

opinion. L'œuvre de Vassé à l'hôtel de Toulouse,

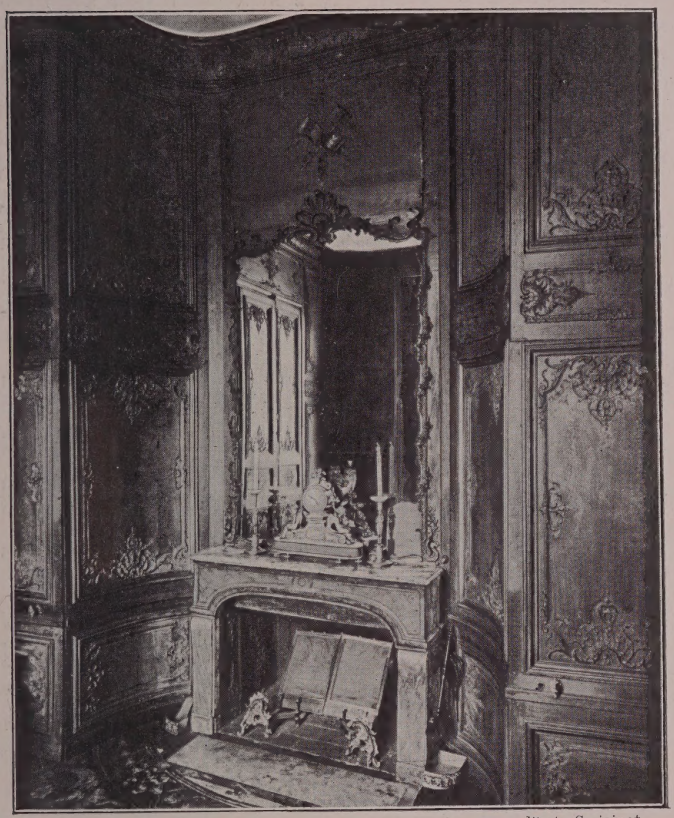


Photo Guérinet.

Boudoir de la comtesse de Toulouse

n'annonce en rien la décoration des « appartements d'assemblée ». Les formules et l'attirail décoratifs, comme la composition et l'exécution

en sont très différents. Devant les boiseries de Rambouillet, c'est un autre souvenir qui se propose à l'esprit : celui des panneaux sculptés par Jacques Verberckt de 1730 à 1735 au Salon de la Pendule et dans la Chambre de la Reine à Versailles[1]. L'ordonnance générale est ici la même qu'à Rambouillet, où nous trouvons également une inspiration et un faire rappelant vivement ceux de Verberckt. Mais les ressemblances de style en pareille matière, et surtout à cette époque, peuvent à peine constituer une présomption : les boiseries de Rambouillet restent anonymes.

Une restauration moderne les a, il faut bien l'avouer, quelque peu défigurées. L'exécution si recherchée, si ressentie, mais en même temps si enlevée, si spirituelle quand il faut rappeler la nature, leur aurait donné un certain air d'effort et de sécheresse, si la peinture et l'or dont elles étaient revêtues, n'en avaient, à dessein, adouci et assoupli le caractère. Le XIX^e^ siècle, par un bizarre scrupule de parvenu puriste, dans le souci déplacé de mettre en évidence tout le mérite de ce travail « en plein bois », a gratté la couleur. Aujourd'hui ces panneaux sont nus, leurs joints visibles ; sur ce fond général un peu sombre, les meubles clairs, les tapisseries aux tons vifs sembent dépaysés. A jour frisant, le modelé des boi-

[1] Ces dates coïncideraient mieux que celles de Vassé avec l'époque présumée de l'exécution de ces boiseries, qui, marquées du chiffre de la comtesse, ne peuvent être que postérieures à son mariage, célébré en 1723.

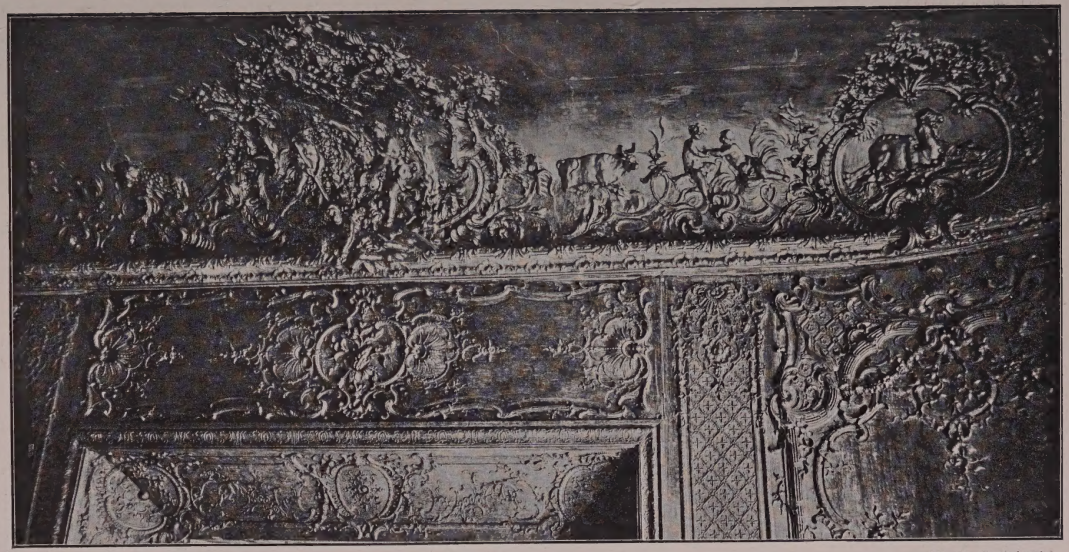


Photo Guérinet.

Détail des boiseries et corniche en stuc du boudoir

series paraîtrait presque un peu sec, le coup de ciseau, la morsure de la gouge s'accuseraient clairement pour un peu, là où ne devraient pour ainsi dire se faire sentir qu'un modelé spirituel, enlevé à fleur de pouce.

Le bain de faïence de Delft. — Au rez-de-chaussée de l'aile nouvelle, de grandes salles voûtées, aujourd'hui transformées en cuisine, étaient alors affectées à l'installation des bains. A la suite de ces salles communes, une petite pièce, correspondant aux petits salons du premier étage, présente une décoration charmante et très heureusement appropriée à son objet. En fixer la date précise est impossible en l'absence des comptes de dépenses ; on ne peut que l'attribuer approximativement aux toutes dernières années du comte de Toulouse. En tout cas, ce n'est pas plus la « salle de bains de Marie-Antoinette » que le boudoir du premier étage, avec lequel elle communique par un escalier dérobé, n'est le boudoir de la dernière reine de France. Si le boudoir, marqué des initiales de Marie-Victoire-Sophie de Noailles a été certainement bâti et décoré sous le comte de Toulouse, c'est vraisemblablement sous lui aussi que cette salle de bains a été installée. Le sujet et le style de la décoration ne seraient-ils pas un souvenir de la décoration en faïence de Delft du premier Trianon de Louis XIV, construit au temps de la grande faveur de M^me^ de Montespan, mère du comte de Toulouse ?

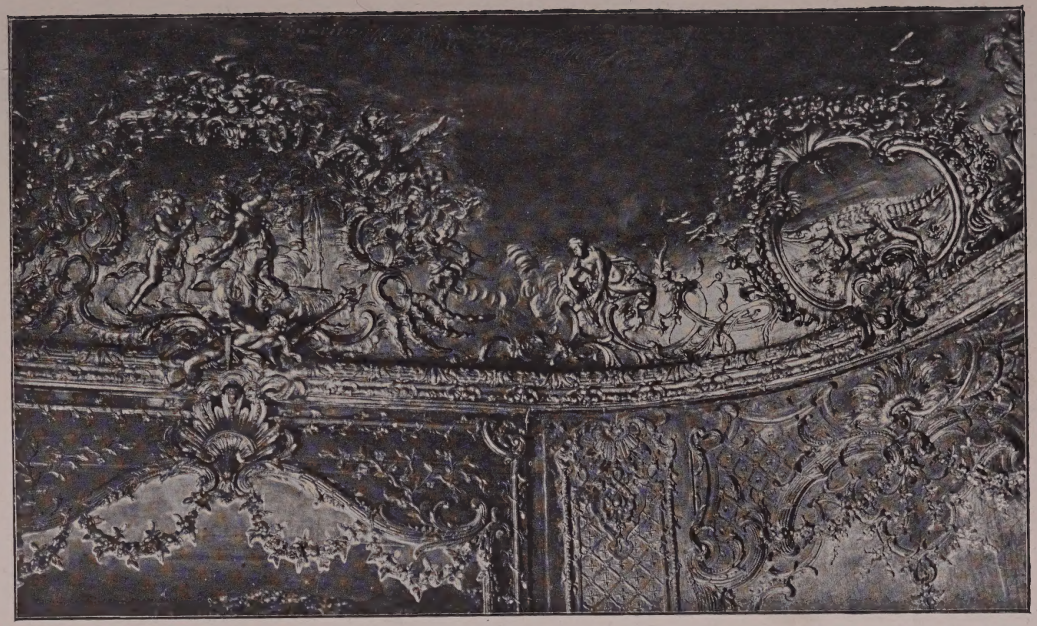


Photo Guérinet.

DÉTAIL DES BOISERIES ET CORNICHE EN STUC DU BOUDOIR

Du haut en bas, les parois de cette petite pièce sont plaqués de carreaux bleus de Delft, représentant des paysages et des marines. Jusqu'à hauteur d'appui, ces carreaux, disposés comme une sorte de plinthe, n'offrent que de petits sujets, pastiches du style chinois, de la dimension exacte d'un carreau ; de ces sujets, les uns, assez ordinaires de facture, sont inscrits dans un cartouche circulaire, les autres, touchés d'une main plus légère et plus habile, et de tons plus fins, remplissent tout le carré. Au-dessus de l'appui ces deux espèces de carreaux se retrouvent, formant bordure à six panneaux de grandes dimensions, qui se font pendant deux à deux. Deux de ces panneaux, composés chacun de 108 carreaux, en bleu de Delft tout comme les autres, montrent l'entrée d'un port des Pays-Bas : dans le lointain, on aperçoit la ville, avec ses beffrois et ses cloches, vers laquelle cinglent des vaisseaux de haut bord. Dans un coin de chaque tableau, un tonneau flotte à la dérive; sur son fond apparaît dans un cartouche les initiales C. B. M., signature de Cornélis Bou-Meester, de Rotterdam, dessinateur de marines renommé.

Les quatre autres panneaux, verticaux ceux-ci, tranchent sur le fond bleu de l'ensemble : multicolores, ils rappellent la faïence de Rouen. Malgré cette ressemblance, ils sont de provenance delftoise, et, plus évidemment encore que les petits paysages bleus, d'inspiration chinoise. Avec une variété réelle, mais sensible seulement dans

le détail, ils reproduisent, tous quatre, un vase rappelant le canthare antique, où plonge une gerbe de fleurs; des oiseaux de toutes sortes s'y viennent reposer, des papillons volettent à l'entour. Les tons de ces panneaux se retrouvent dans les arabesques de stuc de la corniche.

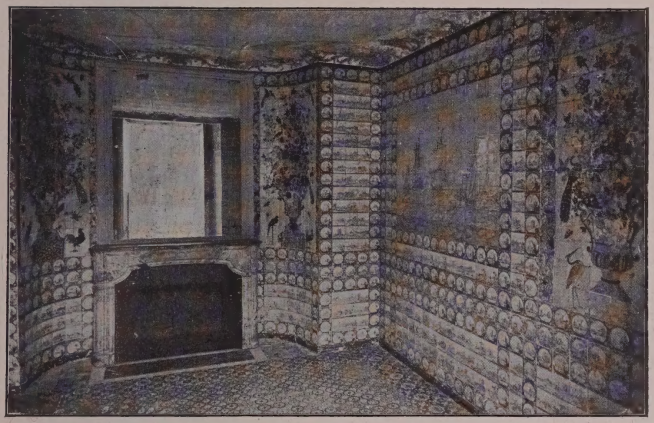


Photo Neurdein.

Salle de bains en faïence de Delft

« Le sol de la pièce est également pavé de carreaux, mais ils ne sont pas tous de Delft : on reconnaît l'origine de quelques-uns au dessin et à la couleur jaune citron, nuance particulière aux fabriques françaises et italiennes. La plus grande partie de ces pavés, décorés en vert bleu et jonquille, dont quatre pièces forment toujours un très joli ornement carré, sortent probablement des anciennes fabriques de Rouen ou de Nevers; les

autres, à étoiles en bleu et jaune, peuvent également provenir de Rouen[1]. »

Les Communs. — De l'autre côté de la cour intérieure, dans l'aile opposée, s'enfonçait un souterrain, qui menait aux cuisines, reléguées dans les communs.

Ces communs, qui contenaient indistinctement tous les services, formèrent un vaste bâtiment, élevé sur une terrasse, en bordure de l'avant-cour. Dans son gros œuvre, c'est encore le bâtiment aujourd'hui affecté à l'école des Enfants de troupe, mais infiniment plus simple : pas d'avant-corps; au rez-de-chaussée, consacré aux écuries, de rares ouvertures carrées, qu'un nouvel aménagement ne tarda pas à multiplier; un premier étage servant de logis aux officiers du prince; dans le toit, encore des logements, éclairés par des lucarnes.

Le Roi qui visita ce bâtiment en 1712, le déclara « magnifique et rempli de beaux chevaux ». Mais, déjà en 1707 le Dauphin y avait trouvé « cent deux chevaux avec des couvertures magnifiques ; les harnais étaient en ordre et d'une propreté très grande. Le nombre des chevaux, tous d'une file, avec des nœuds de rubans, les rideaux qui étaient à toutes les croisées, et les chambres pratiquées dans les trumeaux pour les palefreniers, qui y ont chacun leur lit, tout cela, vu d'un seul coup d'œil, produisait un effet admirable ».

[1] Demmin. *Guide de l'amateur de faïences et porcelaines.*

La magnificence du comte de Toulouse ne se

Photo Neurdein.

Le Quinconce et le Terme d'Esculape

montra pas satisfaite. Soucieux de faire honneur à Louis XV, qui si souvent était son hôte, et qui, dit-on, voulut en faire la dépense, il ordonna en ses der-

nières années maints remaniements aux communs. Il flanqua de trois avant-corps ce bâtiment, long de 240 mètres, où la capitainerie, les cuisines, les offices et les écuries tenaient tout le rez-de-chaussée. « Au-dessus étaient aménagés cinquante-quatre appartements de maîtres, tous également bien meublés et commodes. La principale des écuries, destinée à cent deux chevaux, était ornée de deux cent quatre têtes de cerfs, sculptées et coloriées par Desportes. Les bois en étaient naturels. »

Achèvement du parc. — Pour rendre d'autre part la chasse plus facile et plus agréable, le comte fit percer plus de trois cents lieues d'avenues dans les milliers d'arpents de bois qui couvraient son duché ; ces avenues étaient bordées et ombragées de cordons d'arbres magnifiques. Dans le parc, il s'attacha à entretenir les plantations de Fleuriau, et à en raccorder les avenues avec les routes des forêts. Dans les jardins eux-mêmes, le plan de Fleuriau s'imposait par sa grandeur. Il n'y eut qu'à le parfaire la plupart du temps, et à en réaliser l'esquisse sur certains points. Ces travaux ne se firent qu'après 1715, c'est-à-dire lorsque, disgracié, le comte par dignité se retira peu à peu de la cour, renfermant sa vie dans les limites de ses propriétés.

Fleuriau avait fait creuser le grand canal de 740 mètres qui borde le château et celui de 350 qui lui fait face, mais les îles n'étaient encore indiquées que par des rigoles. Ces rigoles furent élargies et creusées à l'égal des grands canaux.

Les îles rondes et boisées des Roches et des Festins se firent pendant ; six autres îles triangulaires ou trapézoïdales se détachèrent sur les côtés du canal médian ; deux d'entre elles, fort longues et étroites, ont disparu sous l'Empire, les autres demeurées en prairies jusqu'à la même époque furent affectées, à gauche du château à la basse-cour, à droite au potager. Il est vrai que rien n'était moins définitif que cette affectation : certains plans nous les montrent aménagées soit en parterres, soit en bosquets.

Vis-à-vis de ces îles, le long du canal de 740 mètres, régnaient des parterres. Le comte fit dessiner à nouveau ceux de l'est. Les tapis de gazon, décorés de broderies florales, de vases de pierre et de statues, encadraient la pièce d'eau carrée du Miroir, et s'étendaient entre deux avenues de tilleuls jusqu'à la grande pièce du Rondeau. Le parterre de l'ouest fut remplacé après 1715 par un vaste quinconce de tilleuls, autour duquel un bras des canaux vint rejoindre l'abreuvoir qui faisait face aux écuries.

Entre le parterre et le quinconce, au pied du château, la terrasse descend à l'embarcadère, flanqué de deux statues de fleuves, où accostent les barques qui vont sillonner les canaux. Sur la grande pièce d'eau vogue à pleine voile une petite flottille, construite pour l'éducation navale du petit duc de Penthièvre qui doit succéder à son père comme grand-amiral de France.

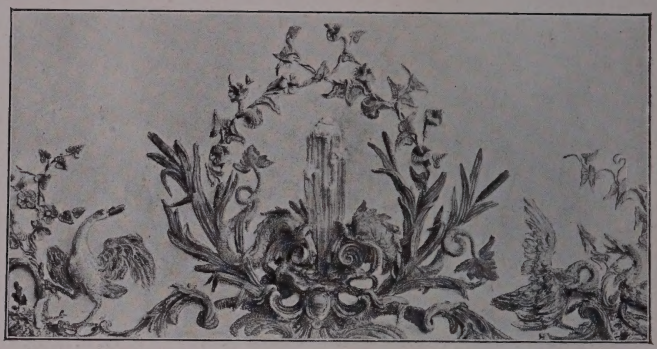


Photo Guérinet.

Détail de la corniche du bain de faïence

III

LE DUC DE PENTHIÈVRE ET LOUIS XVI

Quand le comte de Toulouse mourut, en décembre 1737, succombant à une longue et douloureuse maladie des reins, Louis XV s'en montra touché et s'empressa de donner un témoignage d'affection à son filleul le duc de Penthièvre. Outre la survivance de la charge de grand-amiral, il lui conserva tous les titres et fonctions de son père, et chargea le Parlement de lui conférer la tutelle des princes du sang, véritable privilège, surtout pour le fils d'un prince légitimé, mais que le roi

tint à lui accorder « en considération de son oncle le comte de Toulouse et de sa tante la comtesse de Toulouse ». Enfin le roi lui fit cadeau d'un passe-partout et décida que les gendarmes et les chevau-légers le salueraient comme Sa Majesté elle-même.

L'esprit, l'imagination et la sensibilité de la comtesse de Toulouse gardaient sur Louis XV tout leur empire. Les courtisans s'en inquiétaient, mais vainement : « Le Roi, disait d'Argenson, est d'une familiarité et assiduité chez M^me^ la comtesse de Toulouse, qui passe à l'excès; il y va [lorsqu'elle est à Versailles] des deux et trois fois par jour. Il y soupe, il y parle des affaires politiques. » Il l'allait encore visiter à Rambouillet : comme au temps du comte de Toulouse, il y chasse et y séjourne longuement. Il s'y installe même, et ordonne des modifications à son appartement. En 1739, il charge son architecte Gabriel d'exécuter pour son premier valet de chambre un nouvel entresol en communication avec son appartement. L'année suivante il « trouve plusieurs changements à celui-ci : non seulement un nouveau verni d'une couleur plus claire et plus agréable que l'ancien, qui donne plus de gaieté à son appartement, mais, entre cela, un cabinet nouveau dans une tour où était anciennement la chaise percée du roi, et l'entresol que l'on fit l'année passée, accomodé avec beaucoup de goût et de magnificence; au-dessous de cela, une garde-robe de commodité extrêmement jolie. »

En 1744, le duc de Penthièvre fit ses premières

armes. La même année, il épousa la princesse de Modène, Marie-Félicité d'Est, petite-fille du Régent. Ce mariage dont survécurent seuls deux enfants, le prince de Lamballe, et Mlle de Penthièvre, fut de peu de durée. En 1754, la duchesse succombait à la phtisie en donnant le jour à un enfant qui mourut aussitôt après. Cette catastrophe jeta, à vingt-neuf ans, le duc dans la plus profonde douleur. Il s'enfuit dans la solitude de son château de la Rivière, près Fontainebleau « ne disant rien, ou fort peu de choses pendant les repas, et faisant chaque jour et seul de longues promenades dans la forêt ». Puis, fuyant toujours ses souvenirs, il va en pèlerinage à Chartres, d'où il se rend en Italie, où il séjourne près d'un an. A son retour, la mort d'un fils, le duc de Châteauvillain, le rejette dans la douleur. Il ne paraît plus à Rambouillet, quitte son logement à Versailles ; à l'hôtel même de Toulouse, il ne veut plus occuper ni son appartement, ni celui de sa femme.

Le mariage en 1767, du prince de Lamballe avec Marie-Thérèse-Louise, princesse de Carignan, l'an qui suivit la mort de la comtesse de Toulouse, sembla lui promettre une vie nouvelle. Un an à peine était passé, que le prince de Lamballe mourait.

Le nouvel oratoire. — Chargé d'une belle-fille de vingt ans, le duc paraît alors vouloir se reprendre à Rambouillet. Le 31 juillet 1772, l'évêque de Chartres vint y bénir une nouvelle chapelle. L'an-

cienne était installée dans la tourelle contiguë à l'appartement du Roi : la grande salle de cet appartement y donnait de plain-pied ; la nouvelle fut aménagée dans la tourelle construite par le comte de Toulouse, où elle est encore aujourd'hui. Il est inutile de remarquer que la décoration actuelle ne date que du Premier Empire. C'est au rez-de-chaussée d'une autre des tourelles qu'à la même époque était installée la bibliothèque.

Le goût des jardins au XVIII[e] siècle. — Depuis Fleuriau d'Armenonville, les jardins, on l'a vu, n'avaient pas été négligés. Aux statues qu'y avait placées Fleuriau, de nouvelles étaient venues s'adjoindre : « un groupe de *Neptune*, accompagné d'un cheval et d'un enfant, une figure assise sur un rocher, une figure de garçon nu, une *Fidélité*, une figure de marbre avec un satyre, » et d'autres encore. Le seul parterre était orné de cinq figures et de dix-huit vases de pierre ; sur les bords du Rondeau on comptait cinq statues, cinq aussi dans l'Orangerie, deux à l'entrée du bassin.

En 1775, on se donnait bien encore la peine de restaurer cette décoration, mais elle ne piquait plus le goût. On était las des parterres, des bosquets, des terrasses, des effets d'eau et des cascades à bouillons. Ce que la mode réclamait, ce qu'il était déjà « du bel air » d'avoir autour de son château, c'était les « vrais jardins de la nature », ceux qui « dans un lieu quelconque donnent, prétendait-on, l'aspect le plus agréable que ce site soit susceptible de

produire ». Cette méthode, appliquée en Angleterre dès le début du XVIII[e] siècle, « modère également, dit un de ses apologistes l'ambition de créer et la manie de détruire. Elle oblige à suivre ce que la nature indique par la forme du terrain, la situation, l'étendue du lieu; elle permet de conserver la plus grande partie des formes des anciens travaux, lorsqu'ils ne s'opposent point au plan nouveau, et réduit ainsi beaucoup la dépense, le temps et la difficulté[1] ».

Les relations avec les Indes et surtout la Chine, la curiosité de l'exotique, l'introduction en particulier des arbres étrangers, des essences rares, dont on ne pouvait posséder, et au prix de quels soins ! que peu de spécimens, exercèrent, avec l'anglomanie, la plus grande influence sur ce changement du goût. Comptez aussi pour beaucoup un préjugé réel : l'attendrissement, digne d'une âme sensible, formée aux leçons de Rousseau, sur la déchéance de la naïve Nature, asservie aux caprices de la civilisation, sur la dégradation que lui imposent l'art et le goût pour les jouissances d'un luxe raffiné et corrompu.

C'est à cette révolution de la mode que nous devons de trouver à Rambouillet un parc anglais à côté du jardin à la française. En 1807, l'Anglais Pinkney, visitant Rambouillet, disait : « Nous n'eûmes pas le temps de parcourir les jardins, mais, après un rapide coup d'œil, je ne le regrette pas. Ils

[1] Marquis de Laborde. *Les anciens châteaux de France.*

paraissent assez vastes, mais coupés, divisés en plates-bandes, bordures, chemins, sentiers, allées, terrasses, corbeilles de fleurs en forme d'étoiles, de telle façon que cela ne ressemble à rien de ce qu'on appelle jardin en Angleterre et en Amérique. Combien de siècles devront-ils s'écouler avant que les Français aient un goût plus correct ? Quels effets le goût anglais ne saurait-il pas tirer des ressources de Rambouillet! D'abord un parc de 20.000 acres, puis une forêt de plus de 30.000. Tout cela dans la main de Français est gaspillé. » Ni les canaux, ni le parterre, ni même le quinconce, n'avaient trouvé grâce devant Pinkney. Il n'avait pas vu le jardin anglais que, de 1779 à 1780, fit aménager le duc de Penthièvre.

Le jardin anglais. — Au sud-ouest du château, vers Gazeran, est une petite vallée tortueuse que sillonne la lente rivière, issue des canaux du parc. C'est cette rivière qui, canalisée en divers bras, encadrée de pelouses et de massifs disposés comme au hasard et plantés d'essences variées, forme le motif principal du jardin anglais. Ces bosquets, insensiblement, se perdent dans le parc, dont les collines, vêtues d'une vigoureuse frondaison d'un ton uniforme, forment un fond imposant à la grâce apprêtée de la vallée. Au-dessous des vannes de décharge des canaux, un rocher s'éleva, de pierre meulière dans ce pays où de toutes parts le grès éclate à fleur de sol, et d'allure bien artificielle et bien maigre à côté des robustes écroulements de

l'île des Roches. Sur ces piles de rocailles chancelantes, une sorte de plate-forme fut établie, surmontée d'un kiosque destiné à bientôt disparaître.

La Chaumière et l'Hermitage. — Plus loin dans la vallée, sur un îlot, on bâtit une *Chaumière*, cou-

Photo Neurdein.

Décoration intérieure de la Chaumière

verte de vrai chaume, enguirlandée de plantes grimpantes. L'intérieur ne répond guère à ces allures paysannes, mais il est d'un goût si exquis, que le contraste, bien que pressenti, n'en est pas moins savoureux. La salle circulaire où l'on entre a reçu une décoration tout architecturale : une colonnade d'ordre ionique plaque les parois, où des niches se creusent et s'arrondissent entre les colonnes. L'ensemble est de tonalité noire et

argentée, de l'effet le plus harmonieux : colonnes, chapiteaux, architraves, voussures, attributs, tout est fait de coquillages et d'éclats de marbre et de nacre. De Dieppe, on fit venir les coquilles nacrées, de Nogent-sur-Seine les moules de rivière. Par une porte dérobée, on pénètre dans

Photo Neurdein.

L'Hermitage

une garde-robe décorée de peintures de style pompéien. Sur la pression d'un bouton, les armoires, qui dans le fond flanquent la glace de toilette, s'ouvraient d'elles-mêmes, et deux négrillons automates, sortant du mur, s'avançaient sur une glissière, porteurs de parfums, vers la beauté qui réclamait leur office. En 1871, les Prussiens les ont arrachés et emportés en Allemagne.

Sur la colline qui domine le pavillon des Coquil-

lages, dissimulé dans une situation solitaire par la haute futaie qui l'entoure, se cache un *Hermitage*. A un petit oratoire couvert de tuiles s'accole une chaumière, logis de l'hermite supposé. Des peintures gothiques que Napoléon fit exécuter dans l'oratoire, sont aujourd'hui à peu près détruites. On ne saurait les regretter.

C'est Jean-Baptiste Paindebled, « architecte et entrepreneur de jardins anglais » qui, sous la direction de Goupy, directeur des bâtiments de Son Altesse Sérénissime, avait été chargé de la conduite de ces divers travaux, qui coûtèrent 170.000 livres environ au duc de Penthièvre.

Louis XVI. — Mais, pas plus que Fleuriau d'Armenonville n'avait eu le temps de profiter des embellissements faits par lui à Rambouillet, le Duc ne jouit longtemps des agréments du jardin anglais.

Un domaine aussi vaste que son duché, aussi bien aménagé pour la chasse, était une trop forte tentation pour un chasseur comme Louis XVI. Il s'étendait presque jusqu'au parc de Versailles : pour le Roi lui-même c'était un avantage que de n'avoir pas à sortir de chez soi. De son côté, le duc de Penthièvre, resté, par la mort de son neveu, le comte d'Eu, le seul héritier de Louis XIV et de M^me^ de Montespan et le plus gros propriétaire terrien du royaume — il possédait Aumale, Gisors, Anet, Eu, Dreux, Sceaux, Amboise, Chantelou, Armainvilliers — ne faisait pas difficulté de céder

au Roi un de ses châteaux. Il le pressait même, paraît-il, d'en faire l'achat. Louis XVI résistait à son goût, dès longtemps déclaré, « par esprit d'économie et par la crainte de surcharger ses peuples, pendant tout le temps de la guerre » de l'Indépendance des États-Unis. Mais, une fois la paix conclue, en septembre 1783, il se décida, et pour 16 millions acheta Rambouillet à titre privé.

Il y mena la reine à qui le château, qu'elle trouva *gothique*, déplut fort. « Ce n'est qu'un grand bâtiment à l'antique », disaient les guides des environs de Paris, et chacun s'accordait à en trouver malheureuse la situation dans un bas-fond. Il n'entrait pas dans les projets du Roi de le conserver. Cette construction si remaniée, abandonnée et reprise à diverses époques, par des architectes de second ordre, et avec un souci très médiocre d'un ensemble harmonieux qui eût nécessité bien des destructions, paraissait indigne de la cour, à laquelle elle ne pouvait suffire. M. d'Angivilliers, le nouveau gouverneur et administrateur général, « fit alors s'évertuer » les talents des architectes. On présenta à Sa Majesté les plans et devis d'un nouveau château, vaste et splendide. On lui en présenta même plusieurs et de divers, dont les plus intéressants rappelaient l'allure générale de l'antique manoir des d'Angennes. On aurait gardé, fort agrandi, le plan polygonal, en respectant le principe du flanquement par des tours ; l'ensemble, se dressant sur un fort soubassement taluté, aurait certainement évoqué le souvenir du château de Caprarole

dans l'Apennin. Le roi trouva que cette construction l'entraînerait à de trop fortes dépenses et « dit qu'il fallait attendre ».

De plus en plus satisfait, au demeurant, de son acquisition, il s'occupait lui-même de l'améliorer et de l'embellir. Cependant rien d'important ne fut changé, semble-t-il, au château; la distribution resta la même : à l'ouest, dans l'aile du comte de Toulouse, les appartements d'assemblée ; à l'est, et au sud vers les canaux, l'appartement du Roi, composé d'une antichambre et d'une chambre boisées, d'une garde-robe tendue de papier de Chine, et d'un cabinet en tourelle ; au même étage, probablement dans l'aile qui rejoignait la porte fortifiée, ceux de la Reine et du premier valet de chambre ; au-dessus, sans que nous puissions préciser, habitaient Madame Élisabeth et la comtesse d'Artois, ainsi que quelques dames d'honneur. Au rez-de-chaussée, les salles des gardes, la salle de billard, les bains et la salle à manger du Roi. Encore celui-ci, sur le fait de la salle à manger, changea-t-il trois fois d'avis : enfin, il la fit établir dans la première pièce des appartements d'assemblée.

Jugeant d'ailleurs inutile d'engager des dépenses dans un château destiné à disparaître, Louis XVI reportait tout son soin à ce qui touchait la chasse, les chevaux et les chiens.

Les Communs. — Sur l'avant-cour, dégagée et agrandie du côté de la ville, le grand bâtiment des communs, appelé dès lors *Corridors*, fut complété

par une façade regardant le parterre. C'est sur cette façade latérale qu'est l'entrée de l'École des Enfants de troupe.

Ces « corridors » où se trouvaient réunis tous les services du château, tenaient les écuries un peu à l'étroit. Dès 1784 un nouveau bâtiment pour les recevoir fut commencé sur l'avenue principale, à l'entrée de l'avant-cour, presque en face la route de Paris. L'aménagement, très dispendieux, en fut long. En 1788, le grand écuyer réclamait encore au comte d'Angivilliers, pour les « grands voyages » du Roi, des écuries simples ou doubles, dont une à stalles de 50 places, pour près de 500 chevaux, des logements pour lui-même, sa suite, ses écuyers et leurs domestiques, pour le commissaire général, 8 pages et leur suite, les piqueurs, sous-piqueurs et vétérinaires, des chambres pour les maréchaux, garde-meubles, délivreurs et 50 palefreniers, des forges, garde-meubles, sellerie, infirmerie, 15 remises et des greniers sur toutes les écuries... Démolis et défigurés au XIX^e^ siècle, après avoir été convertis en Vénerie sous l'Empire, ces bâtiments, servent aujourd'hui de quartier de cavalerie.

D'un autre côté, au delà du Rondeau, sur la route de Chartres, auprès de l'ancien chenil du comte de Toulouse, s'élevèrent les bâtiments d'une Vénerie, pourvue d'une chapelle, qui fut bénie en 1786.

L'Hôtel du Gouvernement. — Entre l'allée de tilleuls qui bordait le parterre et la grande rue de

Rambouillet, le potager, dégagé et agrandi par la démolition de vieilles masures, fit place, sur le marché, à l'hôtel du Bailliage, jolie construction de briques à coins de pierre, dont Napoléon fit plus tard cadeau à la ville qui y installa la Mairie, et, plus loin, à l'hôtel du comte d'Angivilliers, bientôt appelé « Le Gouvernement ». L'architecte fut le même que celui du Bailliage, de la Vénerie et des nouvelles écuries : Thévenin. Cet édifice fort soigné, à l'allure simple et noble, se vit à moitié détruit par la Révolution : le corps de bâtiment qui reliait les deux ailes tomba sous le pic. Ce qui en restait parut à Napoléon mériter la restauration, et une affectation personnelle : il en fit le « Pavillon du Roi de Rome ». Le complément inharmonique qu'y ajouta en arrière-corps son architecte Famin, subit au XIX^e^ siècle un sort analogue au bâtiment qui l'avait précédé : vendu à des particuliers, le Pavillon du Roi de Rome fut à demi démoli. Il ne subsiste, actuellement, que les deux ailes de Louis XVI, avec leurs arrachements masqués par le péristyle mal placé et mal proportionné qu'avait conçu l'architecte impérial.

Il faut aller à l'extrémité diagonalement opposée des canaux pour trouver de beaux témoignages, dignement conservés de la magnificence et de la galanterie du Roi, de son goût et de son souci des intérêts publics : la Ferme expérimentale et la Laiterie de la Reine.

La Ferme. — La Glacière, la Couverie et la Faisanderie, au centre de laquelle se dresse et s'étend un majestueux cyprès, ne sont que la répétition, en plus beau, de ce que possédaient déjà le comte de Toulouse et le duc de Penthièvre. La Ferme expérimentale, due à l'inspiration de M. d'Angivilliers,

Photo Neurdein.

Entrée de la Laiterie

est une conception nouvelle à Rambouillet. « Le but du Roi était d'abord de fonder un établissement purement agricole pour l'exploitation des terres du parc. » Thévenin le construisit sur le point culminant du parc, au bord d'un étang, et non loin de l'emplacement où s'élevait jadis le manoir seigneurial de Montorgueil. « Les bâtiments, tels qu'on les voit encore, sont beaux et spacieux, et dans une situation saine et aérée. On les garnit de

chevaux et de bestiaux de choix, et on les meubla de magnifiques instruments aratoires... Ce ne fut qu'en 1786 que l'idée vint d'établir une bergerie pour la propagation des moutons à laine fine en France. On obtint du roi d'Espagne, par l'entremise de M. de la Vauguyon, alors ambassadeur, l'autorisation de faire acheter un troupeau de mérinos[1]. »

Les mérinos. — Le troupeau d'élite, rassemblé à Villa Castin, comprenait 300 brebis, 60 béliers, commandés par quatre pasteurs et un majoral. Parti au printemps de 1786, il s'achemina vers Rambouillet par Saint-Jean-Pied-de-Port, les Landes, le Périgord, le Limousin, le Berry et la Sologne. On l'installa tout d'abord, suivant les instructions reçues, en plein air. Il ne fallait, en effet, « ni étables pour les moutons, ni cabanes pour les pasteurs, les uns et les autres étant accoutumés à dormir à l'air ». L'expérience que menèrent les éleveurs français en décida autrement. Sous l'Empire, la nécessité reconnue d'abriter les mérinos, on les logea à la Faisanderie, tandis qu'on leur élevait les bergeries qui font vis-à-vis à la Ferme. Une existence plus confortable, des pacages plus nourrissants, des soins mieux entendus, une tonte mieux espacée ont fait produire à l'élevage un résultat trois fois meilleur que n'en obtiennent les Espagnols.

[1] Moutié. *Notice sur Rambouillet.*

La Laiterie de la Reine. — L'idée de la Ferme semble avoir réconcilié Marie-Antoinette avec Rambouillet. Pour la retenir « en cette crapaudière, où elle n'avait que faire », disait-elle, pour lui en rendre le séjour agréable, le Roi ne négligea aucune galanterie. A l'extrémité orientale des ca-

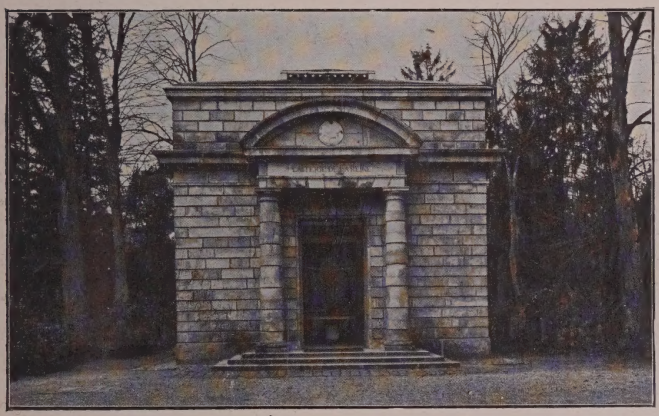


Photo Neurdein.

La Laiterie de la Reine

naux, au bas de la Ferme, un enclos fut aménagé en Laiterie de la Reine. Deux pavillons circulaires, à chaînages de brique apparents, flanquèrent la grille d'entrée. Le pavillon de droite et les bâtiments attenants furent affectés au logement des gardiens; celui de gauche servit de salon de repos et d'agrément. Une première pièce carrée donne accès au salon circulaire que Joseph Sauvage orna de quatre grisailles jouant le bas-relief.

Les grisailles de Sauvage. — Ce peintre tournaisien, qui avait étudié à Anvers et était académicien depuis 1783, n'exécuta guère en sa vie que des trompe-l'œil : camées, bas-reliefs de bronze ou de pierre, feintes décorations de terre cuite. Fort sensibles à son talent, les contemporains l'appréciaient comme un « enchanteur animant la matière morte et donnant un relief trompeur aux surfaces les plus planes ». Mais, petit à petit, la curiosité se refroidit et l'on finit par souscrire en général à ce jugement de Grimm : « C'est un mérite d'imitation, auquel on n'est pas plus tôt accoutumé qu'on y attache assez peu de prix. » Les *Quatre Saisons* de la Laiterie de la Reine sont de la meilleure époque de l'artiste. S'il faut reconnaître chez les Amours qui symbolisent le *Printemps* de la lourdeur et de la banalité, un agrément plus vif décore les *Amours moissonneurs ;* les *Amours vendangeurs,* bousculés par le bouc qu'ils lutinent sont vivants et mouvementés ; l'*Hiver* enfin, dans sa représentation mignarde, offre quelques motifs bien trouvés.

La première visite de Marie-Antoinette à la Laiterie fut une surprise. A son arrivée, une épaisse haie masquait l'arrière-plan. Quand la Reine quitta le salon de Sauvage, la haie était tombée. A sa place se dressait dans toute sa fraîcheur, une sorte de temple de grès, œuvre nouvelle de l'architecte Thévenin.

L'intérieur de la Laiterie. — Les deux colonnes

toscanes du péristyle soutiennent un fronton cintré, au centre duquel un médaillon de marbre représente une vache allaitant son veau. Une première salle ronde, voûtée d'une coupole à caissons et à rosaces, dallée de marbre divers, présentait à son pourtour une haute console de marbre de Carrare, chargée de vases de porce-

Photo Lévy.

PAVILLON DES QUATRE-SAISONS. — L'AUTOMNE
Grisaille peinte par Joseph Sauvage.

laine remplis de frais laitage. Le dernier exemplaire de ces seaux de porcelaine, aux anses ornées de têtes de chèvre est au Musée Céramique de Sèvres. Aux murs, quatre petits bas-reliefs ronds représentant des sujets de la vie champêtre ; au centre une table ronde d'acajou massif aux pieds sculptés d'un très bon goût, entourée de fauteuils et de chaises de style étrusque. Au fond de cette rotonde, une seconde salle, rectangulaire s'ouvrait. En y pénétrant l'œil ne pensait à s'ar-

rêter, ni aux jets d'eau qui de chaque côté y répandaient la fraîcheur, ni aux vases étrusques, qui, sur leur socle alternaient avec les jets d'eau, ni aux fameuses coupes au galbe de sein, sur leurs trépieds à tête de béliers, ni même aux deux grands bas-reliefs sculptés par Julien : *Apollon chez Admète* et l'*Éducation de Jupiter par les Corybantes*, il allait tout droit à la *Nymphe à la Chèvre*.

Sous une grotte, taillée par les aides de Julien, et dont les roches menaçantes semblent prêtes à s'écrouler, apparaissait Amalthée, craintive, conduisant sa chèvre chérie. « Tout ce qu'on peut supposer de grâce, de fraîcheur, de beauté dans une jeune bergère, nue à peu près, le statuaire en a doué le marbre. « L'eau limpide de la fontaine, dit un contemporain qui put l'admirer, vient caresser le pied gauche qui semble la chercher. L'animal se groupe avec la bergère, sans trop se confondre, sans trop distraire l'œil. Il flaire l'eau comme pour s'y désaltérer. » Ce groupe, chef-d'œuvre de Pierre Julien, terminé et mis en place en 1787, ne resta pas dix ans à Rambouillet.

La Révolution en effet a déshonoré la Laiterie de la Reine. « Le mobilier et les vases furent vendus ; une partie des bas-reliefs fut enlevée très illégalement pour aller orner la laiterie que M^me^ Bonaparte avait fait faire à la Malmaison. Après la mort de l'impératrice Joséphine, ces objets d'art furent vendus et emportés en Angleterre. » La Laiterie de la Reine fut, il est vrai, restaurée, mais, malgré

les remontrances de son architecte, l'Empereur n'y fit point rentrer ce qui avait été transporté à la Malmaison. « Il commanda le dallage de marbres

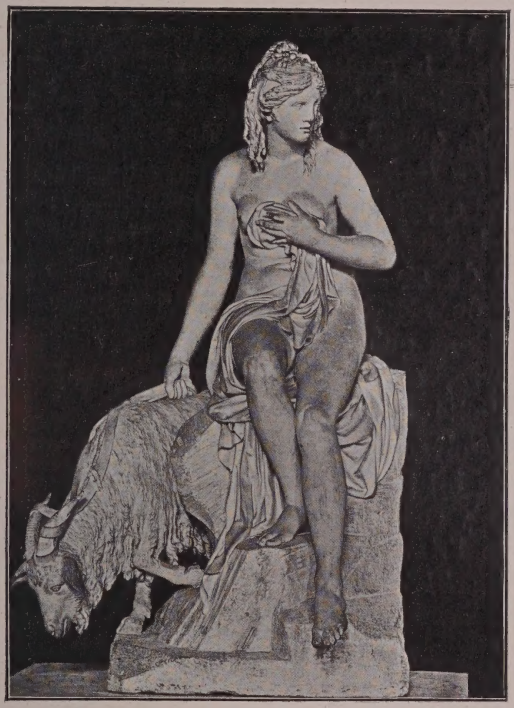


Photo Neurdein.

AMALTHÉE, STATUE PAR PIERRE JULIEN
Aujourd'hui au musée du Louvre.

de rapport qu'on y voit aujourd'hui et fit placer une magnifique table de marbre blanc dans le salon circulaire. A son tour la Restauration effaça le chiffre

de l'Empereur et de l'Impératrice qui figuraient au milieu de cette table, et y substitua ces étoiles blanches qui se détachent sur un fond rouge[1]. »

Quant à l'*Amalthée*, enlevée en 1796, elle fut portée à Versailles, puis alla faire l'ornement du Sénat. Dans la grotte sa place était prise par une statue d'Andromède, œuvre médiocre, paraît-il, du XVI^e^ siècle, quand, au Salon de 1810, un plâtre de *Suzanne au Bain*, par le sculpteur normand Beauvallet, fut apprécié pour « l'expression, le mouvement et la morbidesse, alliés à la simplicité et à la sévérité du style ». Ces qualités, qu'il nous est difficile de retrouver dans une figure où nous ne démêlons qu'une grimace contractée, un geste de théâtre, et surtout une absence parfaite de « simplicité et de sévérité dans le style » la recommandèrent au goût de l'administration. En 1814 elle fut tirée en marbre, puis installée, bien qu'elle n'y convînt pas et y parût trop petite, à la place de l'*Andromède*[2]. Elle y est encore, tandis que l'*Amalthée* de Julien est exilée au musée du Louvre.

Modifications au parc. — L'amour et le soin des arbres étaient de tradition à Rambouillet. Sous le duc de Penthièvre « un violent orage avait renversé ou fait incliner au nord-est la plus grande partie des arbres, jeunes encore, plantés par le

[1] Moutié. *Notice sur Rambouillet.*

[2] L'*Andromède* fut reléguée à l'Hôtel du Gouvernement. Elle a disparu aujourd'hui.

comte de Toulouse. Le duc les avait fait redresser un à un et maintenir à grands frais par de forts

Photo Neurdein.

Allée de cyprès de la Louisiane

tuteurs ». Louis XVI ne pouvait faillir à cet exemple. A la Ferme expérimentale la culture

pépiniériste rivalisa avec l'élève du bétail. On fit de nombreux semis d'arbres utiles, d'arbres étranges, d'arbustes et d'arbrisseaux exotiques qu'on essaya d'implanter sur le sol de France : à l'entrée de l'enclos que devait couvrir une épaisse futaie d'arbres verts, « le cirier de la Caroline croissait, ombragé par le chêne pyramidal et le liquidambar aux feuilles balsamiques. C'est à de tels essais que l'on doit cette belle futaie de chênes rouges qui fait le plus bel ornement du jardin anglais [1] ».

Mais le dessinateur des jardins du Roi, le peintre Hubert Robert, « n'avait encore pu exécuter en grand le projet qu'il avait conçu, et que Sa Majesté avait approuvé pour leur embellissement. Le jardin anglais commencé par le duc de Penthièvre, exige, disait en 1788 un guide des environs de Paris, de nouvelles dispositions et un plan d'une plus vaste étendue. L'habile artiste, chargé de ces immenses détails, a déjà fait planter un verger très considérable ; des voûtes d'arbres fruitiers de différentes et des meilleures espèces, quelques massifs d'arbustes à fleurs et à fruits sur de grandes parties de gazon, des fleurs qui se mêlent à ces plantations, point de lignes droites dans les chemins, dont la sinuosité est très simple, voilà ce qui compose ce charmant verger. »

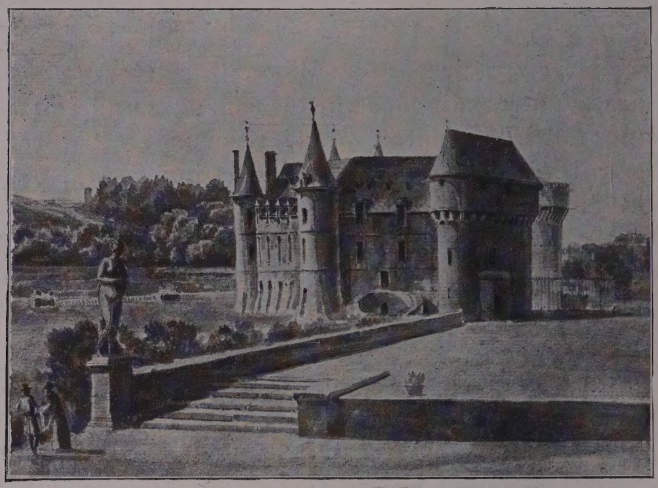
Dans le jardin régulier, « les changements commencent à être sensibles, on y trouve de grandes

[1] Moutié. *Notice sur Rambouillet.*

parties circulaires, nouvellement plantées en acacias, d'autres alignées sur les canaux, et quelques-unes détruites pour découvrir des vues extérieures, ce qui laisse entrevoir le grand et intéressant projet de M. Robert. »

Aux Indes et en Louisiane, on avait commandé des graines d'essences rares destinées à être plantées dans la pépinière du jardin anglais. Elles n'arrivèrent qu'après la déposition du Roi.

L'allée de cyprès de la Louisiane. — La Révolution, qui ne bâtit rien, pensait encore moins à planter. Égarées d'abord, mais miraculeusement retrouvées par un hasard qui rappelle fort la découverte du blé par Robinson Crusoé, à la porte de sa cabane, quelques-unes de ces graines donnèrent ces rejetons de cyprès chauves de la Louisiane, qui, plantés en 1805, ont produit cette magnifique avenue, unique au monde, qui sépare le Rondeau du Grand Canal. D'autres exemplaires de cette espèce, reconnaissables à leurs racines exubérantes et noueuses, qui tout autour du tronc, jaillissent du sol crevassé, tranchent, par leur léger feuillage toujours vert, sur les frondaisons souvent lourdes et sombres du jardin anglais.



L'aile orientale a l'avènement de Napoléon Ier
(D'après un lavis de la collection Destailleurs. Cabinet des Estampes.)

IV

RAMBOUILLET
DEPUIS LA RÉVOLUTION

C'est naturellement la Révolution qui commence pour Rambouillet cette décadence qui s'est poursuivie tout le long du XIXe siècle, et que le séjour des Présidents de la République ne paraît pas capable d'arrêter.

Compris en 1792 dans l'administration des Do-

maines nationaux, Rambouillet fut dépecé et vendu à l'encan. La Vénerie, le Grand-Chenil, la Capitainerie des Chasses, l'Hôtel du Gouvernement sont adjugés à des particuliers, démolis ou du moins défigurés. Le potager est morcelé, le parterre lui-même bouleversé et converti également en potagers privés. « Un large fossé vint séparer des jardins la partie du Rondeau. Cette pièce d'eau devint un abreuvoir public, et la pelouse une pâture communale, en haut de laquelle on dressa l'autel de la *Patrie*. Ce fut partout un affligeant spectacle d'abandon et de dévastation. Chaque année on faisait une burlesque et sauvage parodie de la prise de la Bastille, et chacune de ces singeries coûtait à la grosse tour quelques créneaux[1]. »

Le 14 octobre 1793, les Représentants du Peuple, commissaires à Rambouillet, écrivent que « les meubles de cette maison ci-devant royale se sont parfaitement vendus. Le produit de la vente s'élève à 590.000 livres ». La belle grille monumentale, dressée par le comte de Toulouse, est arrachée; on en tire plusieurs milliers de fer, expédiés à Paris par les charrois militaires, et que l'on compte faire servir au Palais de l'Assemblée.

Napoléon Ier. — Le Consulat et l'Empire devaient, s'il est possible, coûter plus cher encore au château. Le 4 janvier 1801, comme le Premier Consul passait rue Saint-Nicaise, éclata la machine infernale.

[1] Moutié. *Notice sur Rambouillet.*

Parmi les blessés gisait sur le pavé un passant, le citoyen Trepsat ; il n'avait que la jambe d'emportée mais, par malheur, c'était un architecte : ce mutilé devait se payer de sa jambe sur le château de Rambouillet.

Par manière de consolation, il avait été nommé architecte des Palais Nationaux et affecté à Rambouillet. A peine installé, il proposait à l'Empereur la démolition du château, alors fort délabré. Napoléon, qui parfois sembla témoigner du souci de se rattacher à l'ancienne France, se montra hésitant, puis insista pour avoir à Rambouillet au moins un rendez-vous de chasse, situé de préférence sur un emplacement plus élevé et moins humide. Mais les plans de Trepsat, tant pour la démolition et reconstruction sur un plan plus vaste et rappelant celui qui avait déjà été proposé à Louis XVI, que pour l'édification d'un pavillon neuf, l'effrayèrent et il se résolut simplement à restaurer et aménager l'antique demeure des d'Angennes. En juillet 1805, il accordait huit jours au maximum pour que tout fût prêt à le recevoir. Sur les observations des architectes, il se résigna à attendre six semaines. Mais l'année 1805 se passa ; l'Empereur ne parut pas à Rambouillet : il faisait campagne en Autriche.

Démolition de l'aile orientale. — Trepsat, cependant, n'avait pas perdu son temps : il avait trouvé un prétexte pour jeter bas le quart du château. Quelques lézardes étaient apparues dans l'aile de

l'est, celle qui aboutissait à la porte fortifiée du XV^e^ siècle. Cette menace suffit à décider sa condamnation. Il ne fallut cependant rien moins que la poudre pour disjoindre ces assises séculaires. Ainsi disparut une des plus anciennes, et certainement la plus pittoresque partie du château.

Le château défiguré. — On a cru et répété que cet acte d'ignorance et de vandalisme valut à Trepsat sa disgrâce. C'est une erreur. « Le plus invalide des architectes », comme l'appelait Napoléon, avait pris la précaution de bien s'entendre d'avance avec la sévère administration impériale. « M. Trepsat, écrivait le grand maréchal Berthier à M. de Fleurieu, intendant de la maison de l'Empereur, M. Trepsat a très bien saisi les intentions de l'Empereur. Son projet est d'accord avec ce dont je suis convenu avec lui sur les lieux, et on ne peut pas mieux faire que de suivre ce projet si le résultat de sa dépense n'excède pas les cinquante mille francs portés au budget, plus les matériaux qui proviendront de la partie à démolir ». — « Réparer tous les murs de face, reconstruire celui de la cour, un autre au derrière et la petite tour à gauche [qui s'est écroulée], démolir l'aile gauche du château, grandir la cour, dégager la vue du côté de la ville, pour épargner les réparations, et produire les matériaux qui seront utilement employés dans les travaux. Faire un grand escalier double pour monter d'un

côté à l'appartement de l'Empereur et de l'autre à celui de l'Impératrice », tels étaient les projets de Trepsat, dont le rapport et les devis se montant en dernière analyse à plus de deux cent cinquante mille francs, furent approuvés à la fin de 1805 par le comité de consultation des bâtiments.

Trepsat lui-même commença cette restauration, mais une nouvelle faute, non plus une faute de goût cette fois, elles passaient inaperçues, mais une irrégularité administrative, l'empêcha de la mener lui-même à bonne fin. « Il a entrepris, mais sans y être autorisé, les réparations d'une partie du grand quartier », c'est-à-dire des grands communs, disait sévèrement le comte Daru à la fin de 1806. Chose plus grave encore : les entrepreneurs qu'il employait à cet ouvrage se plaignaient de n'être pas payés. « Les explications que vous donnez sur les acomptes versés sont inintelligibles », lui reproche Daru, qui ne dissimule pas de vives marques de mécontentement. Sur la recommandation de Fontaine, on lui impose alors un collaborateur, Famin, jeune pensionnaire récemment revenu de Rome, et bientôt, Trepsat relégué en sous-ordre à Versailles, Famin reste seul pour mener à bien la défiguration du château.

La nouvelle façade. — L'aile et la tour de gauche démolies dont les décombres allèrent combler la pièce d'eau du Miroir, devenue par le fait un boulingrin, entraînaient le remaniement et, en fait, la destruction de la façade du comte de Toulouse,

dont le péristyle ne faisait naturellement plus le

Photo Neurdein.

L'Oratoire

centre. L'idée de l'administration était d'harmoniser la façade nouvelle avec l'aile subsistante. Comment l'architecte y réussit, c'est ce dont cha-

cun peut juger : les étages, cernés des mêmes cordons de brique, ont bien la même hauteur, les fenêtres, les mêmes dimensions, les lucarnes, le même appareillage, mais il faut croire que Trepsat, ou Famin, s'imagina que le goût Louis XIV commandait, pour faire une porte, de prendre modèle sur les lucarnes du toit. C'est depuis leurs travaux qu'une sorte de lucarne, agrandie et alourdie, flanquée de deux épais pylones demi-cylindriques, sert de porte au château et lui donne une vague apparence de prison.

A l'extrémité de l'aile abattue, un massif rectangulaire, prétenduement inspiré de ceux qui flanquent l'entrée de l'Hôtel des Invalides, servit de loge au portier. Le souci de la couleur locale inspira à l'architecte de l'orner d'arcs brisés jouant le gothique et de le surmonter d'un trophée d'armures qui croient dater du Moyen Age, et proviennent simplement des tragédies de Voltaire. Nous assistons ici à l'aurore du romantisme archéologique et pittoresque.

Appartement de l'Empereur. — Derrière la façade, deux escaliers montent au premier étage, l'un vers la droite, l'autre vers la gauche. Celui de gauche mène à l'appartement de l'Impératrice, installé dans l'ancien appartement du Roi. Un balcon, les couloirs étant inconnus au château, mit en communication les appartements de l'Impératrice avec ceux de l'Empereur, où conduisait l'escalier de droite : Napoléon n'avait pas hésité à s'appro-

prier les « appartements d'assemblée » du comte de Toulouse.

A l'entrée de ceux-ci, l'oratoire reçut une décoration nouvelle. Le retable de l'autel fut en outre orné d'une *Présentation au Temple* par Déjuinne, que l'on retrouve aujourd'hui à l'Hôpital. Un cou-

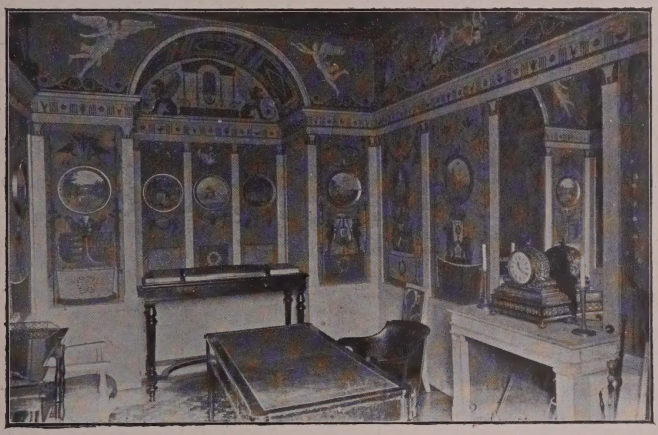


Photo Neurdein.

Salle de bains de Napoléon Ier

loir creusé dans l'épaisseur du mur de la grosse tour conduisit directement au cabinet de travail que l'Empereur se fit installer sur la cour intérieure. Au-dessous de ce cabinet de travail, et lui servant d'annexe, une salle de cartes et plans.

Le bain de l'Empereur. — La pièce qui porte le plus nettement l'empreinte de l'époque impériale est la curieuse salle de bains qui fut aménagée

tout à côté du cabinet de travail. Pour en apprécier le goût et la propriété, il faut la comparer à la salle en faïence de Delft du duc de Penthièvre. Une feinte colonnade, peinte et dorée, supportant une architrave, en fait l'ordonnance générale et se détache en blanc sur un fond couleur « chamois ». Sur le même champ, entre les colonnes, des thyrses et des guirlandes, encadrant des trophées ; au-dessus de l'architecture, des victoires, des cygnes et des griffons. Pour compléter ce décor aux aspirations étrusques et qui est l'œuvre d'un certain Godard, un autre « artiste » du nom de Vasserot, fut chargé de peindre des médaillons. Il y exécuta les portraits des membres de la famille impériale. En voyant cet ouvrage, Napoléon bondit : « Quel est l'âne qui a fait cela ?... Il faut avoir bien peu de respect pour les dames pour commettre une pareille inconvenance ! » Vasserot docilement se remit à l'œuvre, et pour neuf cent cinquante francs, exécuta ces vues des sites les plus chers au souvenir de l'Empereur, que l'on voit encore aujourd'hui.

Les jardins sous l'Empire. — A côté de la Malmaison, de Schœnbrunn, de Saint-Cloud, Vasserot avait peint deux vues nouvelles du Jardin anglais de Rambouillet. L'Empereur en effet s'était attaché à l'embellir. L'architecte Famin « au milieu d'une épaisse futaie fit placer deux sarcophages antiques » pour « rappeler la lumière et faire un effet agréable au milieu des bois ». De ces « sar-

cophages antiques », l'un, perdu aujourd'hui, était peut-être un antique, mais sa forme circulaire écarte l'idée d'un sarcophage et évoque plutôt celle d'un autel gallo-romain ; une course de chars y était sculptée. L'autre n'est ni un sarcophage, ni un antique, mais il importait à la poésie du jardin qu'il parût l'être. Ce n'était qu'un devant d'autel en pierre ; on l'éleva sur un soubassement, on le maçonna dans un bloc quadrangulaire, que l'on coiffa d'une dalle à deux rampants, et il prit l'aspect mélancolique d'un tombeau. Aujourd'hui, dans le jardin de la Ferme, on voit encore ce devant d'autel. Il est creusé de cinq niches, séparées par des pilastres de style mi-gothique, mi-antique. Dans les niches les statuettes de pierre sont si mutilées qu'on ne peut dire à quel saint l'on a affaire.

Dans l'Ile des Roches, un petit pavillon octogone, élevé par le duc de Penthièvre fut restauré. Vasserot, — qui contentait donc le goût de l'Empereur —, l'orna de peintures murales représentant les palais habités par lui dans ses campagnes. Déjuinne avait couvert le plafond d'arabesques et d'un *Triomphe de Vénus*. Ce pavillon a heureusement disparu ; les Roches de M^me^ de Rambouillet demeurent, mais mutilées et défigurées du jour où, sous le duc de Penthièvre, pour ménager un point de vue sur le château, la mine, profanant d'illustres souvenirs, creusa au beau milieu une profonde tranchée.

Dans le reste du parc, la sollicitude impériale fut plutôt heureuse. « On replanta les deux grandes

avenues du parterre qui fut remplacé par deux épais massifs d'arbres d'agrément, divisés par d'autres avenues secondaires et offrant à leur centre deux belles salles de verdure, l'une de tilleuls et l'autre de magnifiques tulipiers. Le maître n'aimait pas les lieux trop découverts et craignait les regards indiscrets. On planta d'autres massifs sur la terrasse qui longe la grille du côté de la ville, et cette grille fut elle-même masquée par d'épais rideaux de peupliers. On rétablit l'embarcadère de la grande pièce d'eau et ceux des îles, qui jusqu'alors avaient été en prairies découvertes et furent plantées d'arbres et de massifs. Cette modification changea fort heureusement l'aspect des canaux. On replanta aussi la plupart des avenues du jardin français dont on rétablit les pelouses ; les allées du jardin anglais furent tracées de nouveau, on établit çà et là des bosquets d'arbres d'agrément et d'arbres verts du plus heureux effet, et on jeta des ponts rustiques sur les bras nombreux de la rivière. Cette restauration presque générale valut une création nouvelle [1]. »

L'ancien hôtel du Gouvernement, relevé de ses ruines et destiné sous le nom de Pavillon du Roi de Rome au fils de Napoléon ; les écuries nouvelles de Louis XVI, transformées en vénerie, divers rendez-vous de chasse élevés sur le bord des étangs de la Tour et de Pouras, épuisent à peu près l'œuvre de l'Empire à Rambouillet.

[1] Moutié. *Notice sur Rambouillet.*

La façade sur les canaux. — Sous la Restauration, la transformation du château, projetée depuis

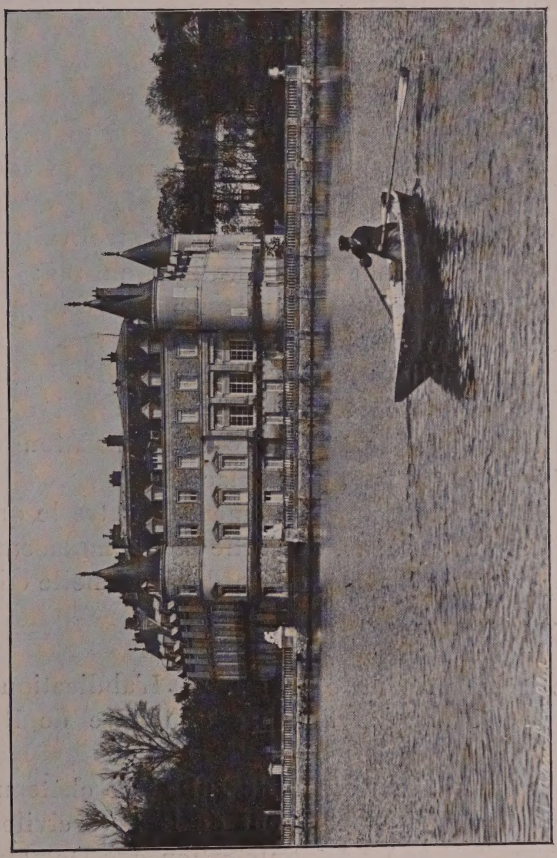


Photo Neurdein.

Façade remaniée par Famin sous Louis XVIII.

Louis XVI, reprise puis abandonnée par Napoléon, faillit se faire. Famin, sur des plans moins magnifiques il est vrai que ceux de ses prédé-

cesseurs, en commença les travaux. Il voulait rendre à l'édifice, mais sur de plus vastes proportions, le plan du comte de Toulouse : une cour entourée de trois ailes de bâtiments. La façade sur le canal était celle qui conservait le plus de caractères gothiques ; Famin comptait d'autre part en doubler la longueur. C'est par elle qu'il commença. La reprenant en sous-œuvre, il en transforma toutes les fenêtres dans le style sans accent qui lui était cher. La grande salle se trouvait dans l'axe du canal médian, il y pratiqua en 1821 trois grandes baies en plein cintre, encadrées d'un ordre toscan. Cet avant-corps devait, dans son projet, marquer le milieu de la nouvelle façade. L'esprit d'économie de Louis XVIII, peut-être aussi le goût du monarque, arrêtèrent cette mutilation que Famin, paraît-il, paya de sa place.

Un beau jardin anglais, aménagé entre le quinconce et l'avant-cour, en partie sur l'emplacement de l'abreuvoir comblé, est la dernière belle chose exécutée à Rambouillet.

La décadence du château. — L'abdication de Charles X marque l'éclipse définitive de Rambouillet.

Sous le Gouvernement de Juillet, le château, le parc et la forêt disparurent de la liste civile, et furent rattachés à l'Administration des Domaines. « Les meubles et les tableaux qui garnissaient le château et tous les bâtiments en dépendant, le peu de vases et de statues qui décoraient encore les

jardins furent enlevés[1], et réintégrés au garde-meuble et aux musées de la liste civile. On loua la chasse et la forêt, on loua même le château et les jardins avec la chasse du parc ».

Napoléon III reprit le domaine dans sa liste civile. Il y chassa mais n'y vint pas habiter. De ses rares

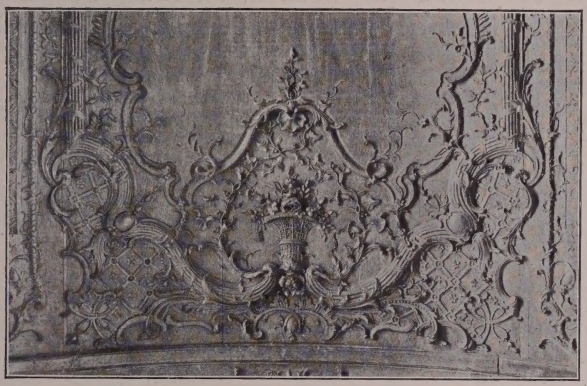


Photo Neurdein.

DÉTAIL DES BOISERIES DU BOUDOIR DE LA COMTESSE DE TOULOUSE

séjours au château, aucune trace pour ainsi dire n'est restée.

Depuis que les Présidents de la République y viennent en villégiature, quelques statues ont bien été placées sur les dés de pierre, aux côtés de

[1] Nous connaissons les statues demeurées à Rambouillet. Voici celles qui en émigrèrent : Le *Gladiateur*, bronze d'après l'antique, placé à l'extrémité du canal; un *Sénateur*, marbre d'après l'antique, dressé à l'extrémité du Rondeau; un *Faune* de marbre, d'après Coustou, autrefois au jardin anglais; enfin l'*Amour* en marbre, par Bouchardon qui fut enlevé au Quinconce, pour entrer au Musée du Louvre (*Archives du Musée du Louvre*. Département des antiques).

l'embarcadère et à l'extrémité du grand canal, face au château, elles ne font malheureusement pas oublier celles qu'elles veulent remplacer.

Cependant on méconnaît deux ou trois beaux restes de statues qui, dans les coins les plus abandonnés et les plus humides du parc, achèvent de se dégrader aux intempéries, ou sous la main des rares barbares qui savent les découvrir. Dans les canaux la vase monte et bientôt affleurerait si l'on n'y avisait pas. Ce sont des soins perpétuels que leur aménagement réclame. Que l'on y prenne garde : le jardin anglais lui aussi se dégrade : lentement il s'efface et retourne à son état naturel de marécage et de forêt vierge.

Il faut veiller, si nous tenons à sauver ce qui nous reste des trésors légués par le passé.

Photo Guérinet.

Détail de la corniche de la salle de bains en faïence de Delft

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Archives Nationales. Séries E 774 A, 803 A; G 179-194; J 164; K⁵ 9, 22, 62, 617; N² 144, 194, 195; N³ 62; O¹ 806, 920, 1904, 3440-3444, 3496, 3869; O² 319-322, 719-724, 813; O³ 1208, 1209, 2061-2063; Q 1480; S 6174, 6237; X^A 8708; X^1c 30, 47.

Archives domaniales de Rambouillet, aujourd'hui Archives des Eaux et Forêts, à Rambouillet.

Archives du Musée du Louvre, département des Antiques.

D'Argenville. — *Voyage pittoresque des environs de Paris.* 4e édition, Paris, Mariette, 1779, in-12.

Bernardin. — *La Bergerie de Rambouillet et les Mérinos.* Librairie agricole, 1890.

Demmin. — *Guide de l'amateur de faïences et de porcelaines.* Paris, Renouard, 1873, 3 vol. in-12.

LABORDE (A. de). — *Description des nouveaux jardins de la France et de ses anciens châteaux, etc...* Paris, 1808, gr. in-f°.

LORIN (F.). — *Histoire de Rambouillet. La ville, le château, ses hôtes.* Paris, Picard, 1907, 1 vol. in-8°.

— *Les pérégrinations d'une statue. La Nymphe à la chèvre de Julien.* (Réunion des sociétés des Beaux-Arts des départements, 1897.)

— *La Suzanne de Beauvallet* (*ibidem*).

— *Les peintres Déjuinne et Vasserot* (*ibidem*, 1899).

MAILLARD (J.). — *Les Yvelines. Histoire de Rambouillet, etc...* Paris, Picard, 1891, 1 vol. in-8°.

Mémoires de la Société archéologique de Rambouillet; passim et surtout :

— T. VII. *Ventes de Rambouillet au comte de Toulouse et à Louis XVI.*

— T. IX. *Une soirée à Rambouillet en novembre 1636* par F. Lorin.

— T. XVI. *La Société des Amis des Monuments et des Arts à Rambouillet*, par F. Lorin.

MOUTIÉ (Auguste). — *Notice historique sur le domaine et le château de Rambouillet.* Rambouillet, Raynal, 1850, in-8° (1).

PIGANIOL DE LA FORCE. — *Description de Paris, de Versailles, de Marly, etc.* Nouvelle édition, Paris, Th. Legras, 1749; 8 vol. in-12.

SAUZÉ (Charles). — *Inventaires de l'hôtel et du château de Rambouillet au XVII^e siècle.* Tours, Deslis, 1894, in-8°.

Les intérieurs et les boiseries sculptées du château de Rambouillet. Paris, Guérinet, 1 alb. in-f°.

[1] Nous avons cru devoir largement citer la brochure de Moutié, qui, en raison du temps où il vécut, recueillit sur Rambouillet à l'époque révolutionnaire, mainte notion que la tradition orale a été seule à conserver.

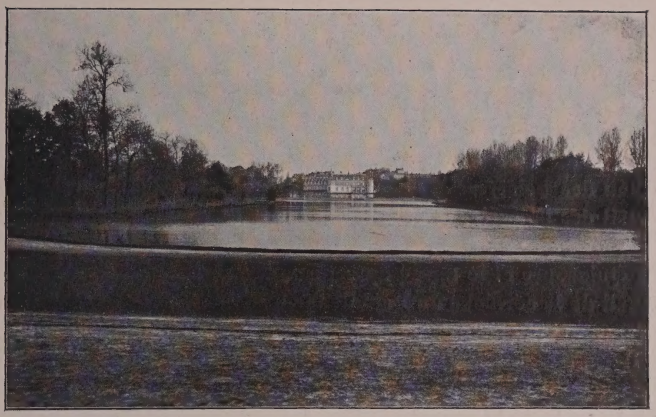


Photo Neurdein.

VUE DU CHATEAU SUR LE CANAL

TABLE DES GRAVURES

Façade actuelle du château 5
Grosse tour et aile nouvelle du comte de Toulouse. . . . 7
Le château vu de l'extrémité du grand canal. 13
L'île des Roches 20
Les canaux. 26
La Force, statue de pierre attribuée à Legros 31
Apollon (?) marbre d'après l'antique 32
Jeune Bacchant, marbre d'après l'antique 33
Le château vers 1730, au temps du comte de Toulouse . . 39
Salle à manger. 41
Premier salon des « Appartements d'Assemblée ». Tapisserie de la Fille de Jephté 45
Second salon des « Appartements d'Assemblée ». 47

Cheminée du second salon des « Appartements d'Assemblée ». 49
Détail des boiseries du second salon 51
Boudoir de la comtesse de Toulouse 53
Détail des boiseries et corniches en stuc du boudoir. . . 55
Détail des boiseries et corniches en stuc du boudoir . . . 57
Salle de bains en faïence de Delft 59
Le Quinconce et le terme d'Esculape 61
Détail de la corniche du Bain de faïence. 64
Décoration intérieure de la Chaumière 70
L'Hermitage 71
Entrée de la Laiterie 77
La Laiterie de la Reine 79
Pavillon des Quatre-Saisons. L'Automne, grisaille peinte par Joseph Sauvage 81
Amalthée, statue par Pierre Julien 83
Allée de cyprès de la Louisiane 85
L'aile orientale à l'avènement de Napoléon Ier 88
L'Oratoire 93
Salle de bain de Napoléon Ier. 95
Façade remaniée par Famin sous Louis XVIII. 99
Détail des boiseries du boudoir de la comtesse de Toulouse 101
Détail de la corniche de la salle de bains en faïence de Delft 103
Vue du château sur le canal 105
Détail des boiseries des « Appartements d'Assemblée ». . 107

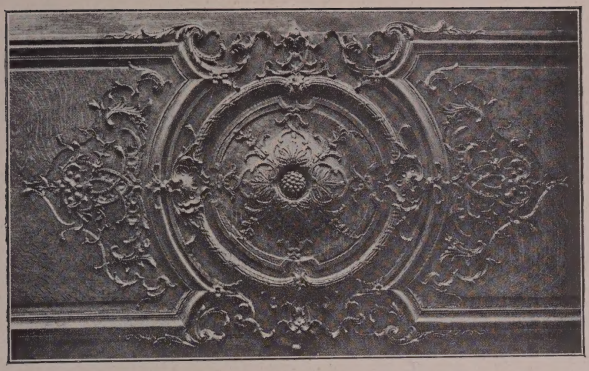


Photo Guérinet.

Détail des boiseries des « Appartements d'Assemblée »

TABLE DES MATIÈRES

I. — **Origines du château. Les d'Angennes** 5

Construction du château actuel 6
Les d'Angennes 8
Plan du château 9
Le domaine 10
François Ier à Rambouillet 11
La salle de marbre 14
La marquise de Rambouillet 16
Les Roches 19
Les idées de la marquise 21
Premiers embellissements du château 24

II. — **Fleuriau d'Armenonville et le comte de Toulouse** 26

Transformation du parc 28
Les statues du parc 29
Le comte de Toulouse 36

Construction des ailes latérales du château . . . 37
Les appartements 40
La comtesse de Toulouse 44
Les « Appartements d'Assemblée » 46
Les boiseries 48
Le bain de faïence de Delft 56
Les communs 60
Achèvement du parc 62

III. — **Le duc de Penthièvre et Louis XVI** 64
Le nouvel oratoire 66
Le goût des jardins au XVIII^e siècle 67
Le jardin anglais 69
La Chaumière et l'Hermitage 70
Louis XVI 72
Les communs 74
L'hôtel du Gouvernement 75
La Ferme 77
Les mérinos 78
La Laiterie de la Reine 79
Les grisailles de Sauvage 80
L'intérieur de la Laiterie 80
Modifications au parc 84
L'allée de cyprès de la Louisiane 87

IV. — **Rambouillet depuis la Révolution** 88
Napoléon I^er 89
Démolition de l'aile orientale 90
Le château défiguré 91
La nouvelle façade 92
Appartement de l'Empereur 94
Le bain de l'Empereur 95
Les jardins sous l'Empire 96
La façade sur les canaux 99
La décadence du château 100

Bibliographie sommaire 103

Table des gravures 105

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY, PAUL HÉRISSEY, SUCC^r

138 25

GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00882 0025